THE FOOL ON THE HILL

NUMERO 13 - MARS 2018

1€

E D I T O R I A L

Chères lectrices, chers lecteurs,

Alors que je me promenais insouciant dans le Panier de Marseille, je reçois un appel d'un prétendu cabinet d'avocats m'accusant d'avoir téléchargé des vidéos illégalement. Après quelques recherches, je m'aperçois qu'il s'agissait d'un faux, d'autant plus que votre service m'empêche de profiter des bénéfices du piratage. Toutefois, imaginons un temps que cela soit vrai, sinon vraisemblable. Cela poserait deux problèmes : l'un de droit, l'autre philosophique. Un cabinet d'avocats pourrait-il légalement voir tout ce que je fais sur internet et faire pression sur moi au nom de la loi ? L'individu est-il plus important que la loi ou bien la loi est-elle d'abord faite pour protéger les citoyens afin qu'une excessive liberté de l'un n'entrave pas la liberté de l'autre.

Quel est le rapport entre cette mésaventure et les droits des femmes ? Il est celui qu'entretiennent deux combats sur fond de deux révolutions de nature différente : le combat pour le respect de la vie privée et de la liberté qu'offre la révolution numérique et celui pour l'égalité salariale homme-femme et l'égalité générale entre les sexes que certains combattent encore pour des raisons économiques ou anthropologiques sur fond de mutations sociétales. C'est en somme ce dont chacun des articles de cette livraison témoignent : que ce soient des révolutions voulues par les populistes de gauche ou des révolutions réalisées par les scientifiques : les nombreuses révolutions que nous faisons chaque année, positives ou négatives, charrient inévitablement à leur suite des choses lumineuses et obscures. Les mots du journaliste signalent ces choses pour que vous éradiquiez ces maux.

Regardez donc la neige qui tombe et laissez la science-fiction tourner la page.■

Constantin Vaillant-Tenzer

SOMMAIRE

Entrevue stellaire ……..P.4

EUROPE : Varsovie ne répond plus ……P.7

Le populisme de gauche ……P.9

Lettre d'un poilu ……P.14

Sauvez le faible ! …..P.16

Tout sur les matheux ……P.17

DOSSIER MOBILISATIONS POUR LES FEMMES ……..P.18 à 20

Le chef ……P.21

LE CARNET DU *FOOL* : Monsieur W. Madame H. P.24

Que souhaiter aux tousseurs ? ……P.24

NOUVELLE : *La meute* P.26

Votre horoscope …..P.31

Mots croisés ……P.33

ENTREVUE

ou : L'homme qui OPTA

Jean-Marc Fert, CPE des Terminales, des CPGE scientifiques et de l'internat, m'avait contacté en fin d'année dernière suite à la publication de l'article « Imaginaire en pagaille ! » [numéro d'avril 2017, pages 35-36]*, un plaidoyer (concédez-moi l'expression) pour la science-fiction (S.-F.). Il a tenu à me faire part de ses impressions sur ce genre cher à mon cœur. Nous nous sommes donc retrouvés dans le spatioport local (son bureau) afin d'échanger sur ce point…*

Qu'est-ce qui vous a amené à lire de la S.-F. et depuis quand en lisez-vous ?

J'ai dû commencer à quinze ans. Sauf erreur de ma part, le premier livre de science-fiction que j'ai lu était *Le Faiseur d'univers* de Philip José Farmer, acheté par mon frère. J'ai tout de suite adoré l'inventivité qu'il y avait par rapport aux romans d'aventures, que j'avais quasiment fini de lire à cette époque-là. J'avais bien évidemment lu dans ma jeunesse Jules Verne (que l'on peut d'ailleurs considérer comme un précurseur de la science-fiction) et la lecture du *Faiseur d'univers* a été une sorte de révélation pour moi et une continuation par rapport aux livres de Jules Verne de mon enfance.

Quel est l'auteur qui vous a le plus marqué et pourquoi ?

Il y en a plusieurs ! Parmi les auteurs qui m'ont le plus marqué, il y a évidemment une femme (elles sont rares dans le domaine de la science-fiction), Ursula K. Le Guin, qui a modifié le genre. Je ne pense pas que je l'aurais appréciée si je n'avais pas lu avant John Brunner, car celui-ci fait de la « sociologie-fiction » et Le Guin de l'« anthropologie-fiction », ce qui était une sorte de suite logique dans mon intérêt pour les Sciences Humaines.

En lisez-vous encore aujourd'hui ? Si oui, quelles sont vos dernières découvertes ?

J'ai récemment relu un des livres les plus célèbres de Norman Spinrad, *Jack Barron et l'Éternité*, une histoire de querelle entre le pouvoir de la Science, le pouvoir des médias et le pouvoir politique. La manière d'écrire de Spinrad est un peu répétitive mais le thème est bien ficelé. Il est amusant de lire de la science-fiction qui est aujourd'hui un peu dépassée… Sinon, dans les auteurs plus récents, j'ai vraiment aimé Alain Damasio avec *La Zone du dehors* (que j'ai préféré) et *La Horde du Contrevent*, qui ne possède pas l'acidité critique présente dans *La Zone du dehors* mais qui est très bien écrit et très plaisant à lire. J'ai également découvert bien après sa sortie le cycle d'*Hypérion* de Dan Simmons, qui possède des thèmes assez récents (problématiques autour des réseaux informatisés, des consciences dans les réseaux…) et la trilogie *Spin* de Robert

STELLAIRE pour les « Galaxies »

Charles Wilson m'a beaucoup plu.

Qu'est-ce qui vous attire dans la S.-F. ?

J'avais une culture familiale assez basique. Quand j'ai commencé à en lire, je voulais m'introduire dans des problématiques qui étaient tout à fait étrangère à mon capital culturel. J'avais un Bac C, et déplacer dans le temps et dans l'espace des problématiques sociales, des problématiques culturelles, des problématiques anthropologiques, politiques, et cætera, me permettait de m'y accoutumer par le récit avant d'entreprendre les études qui m'ont permis d'occuper les fonctions que j'ai aujourd'hui et d'être capable d'écrire à mon tour. La science-fiction m'a permis d'entrer dans les Sciences Humaines par le récit. J'aimais beaucoup le côté de « biologie-fiction » et le mythe du surhomme dans certains récits de Philip José Farmer (*Le Monde du fleuve*). Celui-ci abordait également des thèmes plus inquiétants comme le rejet de l'altérité, la haine de l'étranger mais aussi la transformation et le côté magique dans *La nuit de la lumière*. J'ai lu pas mal de Norman Spinrad notamment *Rêve de fer* (lui-même un livre fictif puisque prétendument écrit par Adolf Hitler dans un monde uchronique) qui critique le mythe du surhomme dans la science-fiction, la science-fiction elle-même et bien sûr le nazisme, pastiché d'une façon épouvantable dans ce roman. Ce livre présente aussi une mise en évidence de la stupidité totale de l'antisémitisme, du racisme… Un vrai bonheur ! Spinrad m'a aussi passionné avec *Les Pionniers du chaos (*que j'ai cité dans mes livres !) où l'auteur nous montre un scientifique acceptant le totalitarisme comme solution dans un monde fermé jusqu'à découvrir que le monde est ouvert et se convertir alors à une politique beaucoup plus libertaire. Cela m'a passionné et a facilité ma compréhension du prix Nobel de Chimie Ilya Prigogine, de Karl Popper… J'avais déjà l'esprit ouvert par ces lectures de science-fiction quand j'ai repris des études scientifiques et cela a été bénéfique pour ma culture personnelle.

La S.-F. est (souvent) considérée comme une littérature « de genre » voire même une « sous-littérature ».
Que répondriez-vous à cela ?

Il y a effectivement dans la science-fiction des auteurs qui, du point de vue d'un talent d'écrivain, auraient mieux fait de se coucher ! Il est vrai que certains d'entre eux écrivent dans un style, disons « bas-de-gamme ». Dans le polar aussi, on retrouve des auteurs qui se concentrent sur le scénario et non sur la qualité de l'écriture. J'accepte donc tout à fait ces critiques. Néanmoins, voyez les livres *Harry Potter* qui ont été les premiers « gros » livres lus par des millions de jeunes dans le monde. S'ils peuvent donner un accès à des littératures de meilleure qualité dans un second temps, on les accueille volontiers et on loue l'éducation par la lecture d'*Harry Potter* plutôt qu'une éducation sans lecture, uniquement télévisuelle par exemple ! Même chose pour la science-fiction, les thèmes abordés sont immensément riches. Ils croisent souvent deux choses que notre culture sépare : la Science et les Sciences Humaines. Et cela est précieux, car nous vivons dans un monde où tout est extrêmement cloisonné et la science-fiction transgresse constamment cela. Dans la science-fiction, on retrouve souvent le croisement des problématiques du développement de la Science avec des problématiques anthropologiques : « Qu'est-ce que l'être humain ? » « Et si la Science nous permettait de ne…

●●● plus mourir ? » « Est-ce que l'être humain est forcément voué à la mort ? ». Ce sont des questions philosophiques fondamentales, traitées dans la science-fiction de mille manières différentes. « Et si on pouvait retourner en arrière dans le temps ? » Aller en avant dans le temps, tout le monde le fait, mais « Que serait un monde dans lequel on pourrait retourner dans le passé ? Qu'est-ce que cela générerait comme paradoxe ? » Cela est très bien traité par ailleurs par Brunner dans *À perte de temps*. Le croisement de thèmes scientifiques et de Sciences Humaines est un éveil intellectuel, assez facile d'accès, parfois même du fait de la mauvaise qualité littéraire de l'écriture…

Des recommandations pour les lecteurs du *Fool* ?

Commencez par respecter l'intérêt pour la science-fiction. On parle de « sous-genre », très bien. Il n'empêche que quand j'étais en maîtrise de Philosophie à la Sorbonne, j'avais un certificat de maîtrise appelé « le roman d'éducation » que j'ai obtenu en faisant un exposé devant mes camarades et avec la validation de mon professeur sur la fonction éducative du roman *de science-fiction* (avec la mention Très Bien !). Cela veut dire que j'étais déjà en plein dans mes problématiques professionnelles d'aujourd'hui (l'éducation) et en même temps dans l'idée que la science-fiction pouvait avoir une valeur éducative, je dirais même initiatique. Je ne recommanderais pas un auteur en particulier, chacun pourra y trouver son compte en cherchant un peu. Je conseillerais néanmoins d'aller dans les bibliothèques plutôt que dans les librairies. Le genre est un peu en déperdition aujourd'hui et je pense que l'on trouve plus de bons livres de science-fiction dans les bibliothèques que dans les librairies (qui renouvellent le stock très rapidement) *[Il existe néanmoins (et heureusement !) certains contre-exemples, comme l'excellente librairie Scylla située dans le 12ème arrondissement de Paris et spécialisée en Science-Fiction/Fantasy/Fantastique… NDLR]*. Par ailleurs, beaucoup de personnes reprochent à la science-fiction d'être un genre masculin. Je leur cite en général trois auteures : Ursula Le Guin, Élisabeth Vonarburg (*Le Silence de la Cité*) et Kate Wilhelm, qui a écrit des romans avec de très bons thèmes, une grande poésie et également une très belle manière de décrire les grands espaces américains. Quand Spinrad écrit *La Grande guerre des bleus et des roses*, il montre aussi des problèmes de genres et une guerre des sexes… Les contre-exemples existent et sont précieux.

Un mot pour conclure ?

Le fait que la science-fiction soit en déperdition, qu'elle ne sache plus quoi produire, m'inquiète. Je pense que c'est peut-être parce que la société commence à se dire qu'elle n'a pas d'avenir, ou qu'elle peine à en imaginer d'autres que ceux des films post-apocalyptiques style *Mad Max*. Dans un autre genre, je vous recommande la lecture de deux livres de Pablo Servigne : *Comment tout peut s'effondrer* et *L'Entraide* qui peuvent donner des arguments, une compréhension rationnelle de l'inquiétude de la jeunesse aujourd'hui « *et en même temps* » lui donner des raisons d'espérer. ■

Propos recueillis par Dorian Lozano

Que s'est-il passé depuis que les conservateurs sont au pouvoir en Pologne ?

Depuis ces derniers mois, à l'heure où les courants politiques extrémistes ravagent l'Europe, en Hongrie, en Pologne, en Allemagne ou même en France, les tensions politiques n'ont jamais été aussi fortes. La Pologne a succombé aux sirènes populistes depuis maintenant presque 3 ans. Mais le 24 mai 2015, date de la dernière élection présidentielle polonaise, c'est l'avenir de tout un peuple qui a été détruit. Pourtant, le peuple polonais avait su redresser la tête après la chute du mur de Berlin. En effet, depuis 1989, la Pologne a fait le nécessaire pour concurrencer ses voisins européens : dès 2004, date à laquelle elle fait son entrée au sein de l'Union Européenne, elle n'a eu de cesse de se présenter comme un partenaire économique sérieux et dynamique, atteignant même les 7,2% de croissance en 2007 dans le cadre d'un effet de rattrapage. Le climat social se détériore, les tensions politiques et surtout diplomatiques ne cessent de croitre et la situation économique risque également de se dégrader. En effet la menace de suppression des subventions de l'UE combinée à une mauvaise allocation du revenu risque bien de faire augmenter la dette polonaise. Même si la Pologne n'est endettée qu'à 54% du PIB, elle ne peut pas se permettre de creuser encore plus son déficit, elle n'a pas le même poids économique que la France ou l'Allemagne par exemple.

En plus de ce risque de stagnation de l'économie polonaise, le nouveau Président polonais représente une menace pour l'équilibre des relations diplomatiques avec l'Europe, Israël et donc également avec les États-Unis. La réaffirmation des « racines chrétiennes » de la Pologne se fait au détriment des minorités juives et musulmanes alors que le laïcisme commençait à progresser.

> Il y a un véritable danger dans cette volonté de réécrire l'Histoire

Dernière frasque en date, une loi interdisant de parler de « camps de la mort polonais ». Cette loi représente un véritable danger, certes pour les relations entretenues avec Israël, mais surtout et avant tout, pour l'avancée des recherches historiques à cause de cette volonté de réécrire l'histoire. Cette loi montre le profond complexe du gouvernement actuel qui cherche à rejeter la faute sur l'Allemagne. La Pologne réactive de ce fait les tensions avec l'Allemagne en la désignant responsable de tous les maux polonais. D'autres parts, le Président polonais a tenu des propos controversés sur les juifs peu avant l'élection présidentielle de 2015 alors que le Président sortant, Bronislaw Komorowski, obtenait de bons échos au sein de l'État d'Israël. En effet, celui-ci avait présenté ses excuses sur le rôle complice de la Pologne dans l'assassinat des juifs pendant l'Holocauste. En disant que ces excuses étaient « une tentative de détruire la réputation de la Pologne », Andrzej Duda minimise la gravité des faits, et empêche un nécessaire état de conscience du peuple polonais. Les effets d'une politique aussi conservatrice se ressentent dans le quotidien des polonais, où marcher dans les rues de la deuxième ville la plus importante de Pologne, Cracovie, se fait dans un climat réactionnaire : les coins de rue sont pris d'assaut par des groupuscules et des associations ultra-conservatrices qui sont très hostiles à l'avortement, au mariage homosexuel, aux réfugiés syriens, aux non-catholiques... La liste est longue mais les campagnes anti-avortement, anti-mariage gay, anti-réfugiés prennent de l'ampleur, surtout dans les campagnes où l'influence des autorités cléricales est prépondérante. La liberté d'expression est aussi largement mise à mal : les grandes chaînes de télévision nationales diffusent des programmes ...

Marche à Varsovie de femmes, en mars 2016, pour la défense du droit à l'avortement.
Source : http://www.rfi.fr/europe/20160403-pologne-manifestations-contre-interdiction-avortement

louant les réformes gouvernementales, opérant un véritable brainwashing sur les populations.

C'est d'ailleurs dans ces mêmes milieux ruraux enracinés dans le catholicisme que le parti Droit et justice (PiS) d'Andrzej Duda a puisé ses voix. Le milieu mineur, autrefois attaché au vote communiste, se tourne également vers ce parti. Les populations pauvres et rurales, qui tiennent une place importante dans la société, se sont senties délaissées par les politiques, en raisons de conditions de travail et de vie de plus en plus dures. Le ras le bol de la population s'est traduit par la propagation d'idées xénophobes et communautaristes, renforçant l'idée selon laquelle les étrangers et l'Union Européenne seraient à l'origine de la galère quotidienne.

Enfin, la Pologne risque très probablement de sortir de l'Union Européenne (UE). Cette année le gouvernement polonais est allé très loin dans sa volonté de réforme : réforme du système de nomination des juges du tribunal constitutionnel polonais qui met en doute la séparation des pouvoirs ; refus d'accueillir les migrants selon le système de quotas voulu par l'UE ; refus catégorique de négocier une réforme de la directive des travailleurs détachés. Enfin le refus de soutenir la candidature à sa réélection du polonais Donald Tusk, profondément européiste, au poste de président du Conseil européen montre bien l'animosité de la Pologne à l'égard de l'Europe. En effet, il semble inconcevable qu'un pays membre de l'UE ne respecte pas les grands idéaux qui sont à l'origine du projet européen : la liberté, la démocratie, l'état de droit, le respect des droits de l'homme, la non-discrimination, la justice…

Duda met en doute la séparation des pouvoirs

Au-delà de ces aspects, c'est un échec pour un pays comme la Pologne qui fait le choix de se replier sur elle-même, alors qu'elle incarnait un élan positif pour l'Europe de l'Est. La Pologne subit la politique du gouvernement actuel qui entache l'histoire d'un grand pays, fait de grands hommes et de grandes femmes. Tout l'enjeu est désormais d'insuffler une nouvelle dynamique pro-européenne. Emmanuel Macron se place en chef de file et pourrait bien changer la donne et réactiver l'ascenseur européen. ■

Estelle Komaniecki

.

Le populisme de gauche

Les élections, françaises et européennes, des dix dernières années ont vu l'apparition progressive dans le paysage politique d'une force de gauche de plus en plus importante. Cette nouvelle force se place elle-même « à gauche de la gauche », en opposition complète avec la gauche libérale, tout en refusant toute assimilation avec la gauche communiste et révolutionnaire, qu'elle considère comme dépassée et aveuglée par les concepts marxistes de « luttes des classes » et de « prolétariat » qui, selon elle, divise trop le « Peuple » pour être efficace et avoir un impact réel. Cette nouvelle gauche est appelée par ses détracteurs la gauche « populiste ». La montée impressionnante, électoralement parlant, de cette gauche « populiste » nécessite de questionner cette appellation et de s'intéresser à l'idéologie que cette gauche porte.

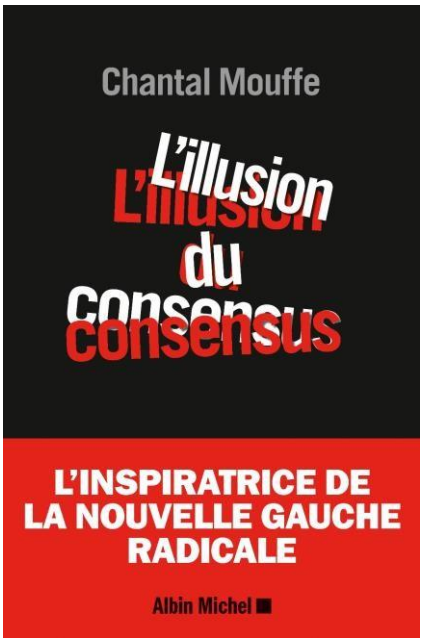
Jusqu'à encore très récemment le terme « populisme » avait un caractère méprisant. L'emploi de ce mot sert généralement à stigmatiser toute proposition ou attitude de rupture avec l'ordre existant. Il semble cependant que, pour certains à gauche, il soit en train d'acquérir ses lettres de noblesse comme réponse à la crise démocratique actuelle. L'ultra-droite/extrême-droite est aujourd'hui définie par le terme « populisme de droite » en opposition à cette gauche d'un nouveau genre : faut-il y voir un cousinage idéologique ?

Le changement de statut de ce terme et son apparition dans le débat public confirment, s'il en était besoin, l'ampleur de cette crise. Faut-il pour autant se réclamer du populisme, fût-il de gauche ?

> On passe d'un internationalisme communiste à un nationalisme de gauche

Les origines idéologiques du « populisme de gauche »

La gauche populiste naît des cendres de la gauche communiste. À la fin des années 80, la défaite annoncée de la puissance soviétique signant l'échec (définitif ?) des partis communistes après plus d'un demi-siècle de tentative pour renverser l'ordre capitaliste libéral, l'extrême gauche et nombre de ses penseurs font face à une crise existentielle. Leur inquiétude est légitime : l'extrême gauche a-t-elle encore de l'avenir ? Le combat contre le capitalisme est-il définitivement perdu ? Chantal Mouffe et Ernesto Laclau vont apporter leur réponse dans leur livre *Hégémonie et stratégie socialiste* en 1985. Dans ce livre, le couple de philosophe tente une revitalisation du socialisme marxiste. Sorti d'abord en anglais, il conquit les cercles universitaires américains et influence grandement l'Amérique latine où Chantal Mouffe et Ernesto Laclau deviennent les philosophes préférés des nouvelles expériences nationales-populaires sud-américaines (Kirchner en Argentine, Morales en Bolivie, Lula au Brésil et Chavez au Venezuela). Le couple continue la théorisation d'une nouvelle extrême-gauche : *La Raison populiste* en 2008, par Laclau et *L'Illusion du consensus*, en 2016, par Chantal Mouffe seule (l'Argentin étant décédé en 2014) finissent de donner des fondations idéologiques solides au « populisme de gauche ».



Laclau participe dans son livre à la relativisation de la lutte des classes et l'analyse marxiste du monde, entérinant définitivement une nette distinction entre la gauche communiste et la gauche populiste : pour lui le vocabulaire marxiste est ●●●

dépassé et l'analyse de la société ne doit plus être cantonnée à la lutte des classes. Fini « le matérialisme », « la lutte des classes », l'opposition « prolétariat/bourgeoisie » et le concept d'« exploitation » et place à l'idée de la convergence des revendications (sociales, écologiques, LGBT, indigénistes, immigrés etc...) sous la même bannière, sous une nouvelle « classe » : le Peuple. Il faut redonner le pouvoir à ce Peuple. Chantal Mouffe produit de son côté un essai critique sur les démocraties libérales des années 2000, faites d'alternance entre des partis en réalité d'accord sur l'essentiel qui s'incarnent dans la troisième voie de Blair (Royaume-Uni), Schröder (Allemagne) ou encore Macron (si vous l'ignoriez). Elle dénonce une « latino-américanisation » de l'Europe, c'est-à-dire l'agrandissement constant du fossé entre ultra-pauvres et ultra riches. Partant du constat que la démocratie actuelle est un jeu de dupe, elle reprend la théorie de l'« ami et de l'ennemi » émise par un juriste allemand (Carl Schmidt) au début du 20e siècle et théorise un conflit entre ceux « d'en haut » et ceux « d'en bas ». Elle ne croit pas au juste milieu, au consensus démocratique : on ne peut selon elle arriver à trouver la bonne solution en continuant à traiter comme des « adversaires » ceux d'en haut. Il faut les traiter en « ennemi », c'est-à-dire les vouer à la destruction.

L'influence du « mouffisme » sur l'Europe

Le populisme de gauche, nourri de la critique/indignation légitime des électeurs de gauche envers les anciens partis socialistes devenus des partis « sociaux-libéraux » qui continuent à entretenir l'illusion du socialisme tout en menant des politiques de droites (réformes Hartz ; loi Travail ; loi Macron), devient rapidement la première force de gauche dans de nombreux pays européens. Syriza, Podemos, Movimento 5 Stelle ou encore la France Insoumise se revendiquent tous de Mouffe et de Laclau, encore qu'ils aient encore du mal à se dire populistes. En effet, ce terme a en Europe une toute autre connotation qu'en Amérique latine : il est là-bas lié à l'anti-impérialisme américain quand il rappelle fascisme, xénophobie et racisme ici. Le terme « populisme » rappelle la droite, et dans un sens le populisme c'est la droite. Il est Le Pen, Orban, Erdogan et Wilders.

Mais le populisme de gauche se veut réunificateur, à l'inverse de celui de la droite :il veut réunir les victimes contre les « seuls véritables ennemis », non pas l'autre, l'étranger, mais les oligarques de la finance. Le populisme de gauche estime que les électeurs d'extrême-droite sont des potentiels électeurs de gauche : il veut convertir la xénophobie en une insoumission populaire face à l'oligarchie financière. Il y a l'idée que ces deux rancœurs ont une origine commune. Ce cousinage idéologique se retrouve depuis longtemps dans le populisme : déjà pendant la crise boulangiste, l'extrême-gauche blanquiste et les monarchistes légitimistes formèrent une alliance inattendue autour du général Boulanger.

Le populisme (de gauche et de droite) se reconnaît aussi dans son refus du clivage gauche/droite, qui est dépassé et empêche l'union du « Peuple » contre le véritable ennemi. On remarquera ici la formule « ni de droite, ni de gauche » de Marine Le Pen, et le fait que Mélenchon estime que le mot gauche est « galvaudé ».

Mouffe : Le conflit est une dimension irréductible du social

Le cas Mélenchon : représentant du populisme de gauche en France ?

Le représentant plus ou moins officiel en France de la gauche populiste, la « gauche radicale » comme Mouffe l'appelle, est sans conteste Jean-Luc Mélenchon. Il le dit lui-même : « Laclau et Mouffe ont libéré ma parole politique et mon imaginaire politique » (in *Le Choix de l'insoumission*). Il se « convertit » au mouffisme en 2013 après une rencontre à Buenos Aires. L'influence de la philosophe belge sur Mélenchon est incontestable : elle se retrouve dans le mode opératoire et le programme de son mouvement (positionnement anti-establishment, attaques

répétées contre l'UE, recours au referendum etc…). Les thèmes abordés et occupés par la France Insoumise (FI) sont de ce ressort : face au populisme de droite affiché par Marine le Pen et le Front National, Mélenchon et la France Insoumise ont décidé de s'approprier et de glorifier les thèmes de la patrie et du peuple. Un blog appelé « L'ère du peuple », l'affirmation que « notre feuille de route est la devise de la patrie : Liberté, Egalite, Fraternité », des drapeaux bleu-blanc-rouge au lieu du drapeau rouge et la Marseillaise à la place de l'Internationale, tous ces symboles en disent long sur la stratégie de Mélenchon et sur l'influence incontestable de Mouffe et Laclau. Il se pose très clairement en rupture avec la gauche extrême, communiste et internationaliste, et privilégie une gauche nationale, où il est plus aisé de définir l'opposition ami/ennemi, Peuple/Caste.

Tout au long de sa campagne, Mélenchon a parlé de patriotisme, de protectionnisme, d'intérêt national, de gloire de la France dans le monde.

Mélenchon s'inscrit bien dans la logique de la gauche populiste de Chantal Mouffe. Dernière étape de la démarche : il ne faut plus de partis, mais un mouvement. Mélenchon l'explique ainsi sur son blog, dans un article de novembre 2016 intitulé « le peuple et le mouvement » : « Au siècle où les humains n'étaient « que » deux milliards, il y avait le « parti de classe ». Il était nécessairement aussi délimité que l'était « la classe » elle-même dans une société où elle n'était nullement hégémonique. […] Le « parti de classe » correspondait à une réalité sociale et matérielle qui s'est elle-même dépassée de toutes les façons possibles. L'émergence du « peuple » comme catégorie sociale protagoniste face à l'oligarchie de la période du capitalisme financiarisé dominant appelle sa forme spécifique d'organisation. Cette forme, c'est le mouvement. »

Photo prise pendant les manifestations de 2010 contre la réforme des retraites.
Photo : *Charles Platiau/ Reuters*

Le non-dit du populisme de gauche

La gauche mélenchoniste se revendique donc du populisme de Mouffe et Laclau, et, d'une certaine façon, c'est la logique populiste qui a permis sa percée ces dix dernières années, au même titre que cette logique a permis une progression impressionnante de l'extrême droite. Au premier abord, on pourrait s'étonner et être heureux que la gauche, qui semblait définitivement enterrée par le nationalisme xénophobe et le libéralisme démagogique, puisse se relever et demeurer une force d'importance. Le populisme a sauvé la gauche (extrême) en empêchant ses électeurs de tomber vers le populisme

●●● de droite. Mais le populisme de gauche est-il la bonne solution à la crise existentielle que traverse la gauche depuis des années ? Ne cache-t-il pas une réalité plus sombre qu'il ne veut le montrer ? Démagogie, avènement d'un chef charismatique, attaque des institutions : l'idéologie populiste remet en cause les cadres démocratiques. En effet, plusieurs aspects inhérents à l'idéologie populiste semblent incompatibles avec ces cadres.

Il y a tout d'abord la question de l'opposition ami/ennemi**.** Dans son ouvrage *Le Paradoxe démocratique* (2016), Mouffe fait la critique du rationalisme de penseurs tels que Rawls ou Habermas : ils sont égarés, croit-elle, par leur foi en l'intelligibilité du réel dont ils déduisent qu'il doit être possible, par la délibération, de réconcilier toutes les opinions. Chantal Mouffe affirme au contraire qu'il ne peut exister de société parfaitement harmonieuse et cohérente : le social est nécessairement ouvert et pluriel, d'où il s'ensuit que le conflit est une dimension irréductible du social. L'essence du politique est donc la gestion du conflit. Comment procéder ? L'idée-clé de Mouffe est que si les antagonismes ne peuvent être effacés, ils peuvent être transformés en agonismes, la différence étant que l'antagonisme met aux prises des ennemis tandis que l'agonisme ne voit s'opposer que des adversaires. Les adversaires en situation agonistique sont un peu comme des partenaires de tennis : il est inhérent à leur relation que l'un veut triompher de l'autre, mais aucun n'a intérêt à tuer l'autre car la partie cesserait faute de partenaire.

La théorie de Mouffe pose plusieurs questions. La première est : tous les antagonismes peuvent-ils être transformés en agonismes ? Mouffe affirme que non. Ceci étant, comment devons-nous traiter nos ennemis ? Puisque Mouffe affirme qu'il est de notre devoir de préserver nos adversaires, on est tenté de conclure qu'il n'en va pas de même de nos ennemis, que nous devrions donc détruire – une conclusion que Mouffe ne formule pas explicitement. Mais la question la plus importante est bien sûr : comment distinguons-nous nos ennemis de nos adversaires ? C'est sur ce point que la théorie de Mouffe choque. Elle affirme en effet que tous ceux qui reconnaissent les principes de liberté et d'égalité sont des adversaires et non des ennemis, et doivent donc être admis dans l'espace démocratique, même s'ils n'appliquent pas ces principes de la même façon. Mais que signifie reconnaître les principes de liberté et d'égalité ? Mouffe ne le précise pas. Or il ne suffit pas qu'un acteur se déclare en faveur de la liberté et de l'égalité pour que les autres acteurs valident son affirmation : ceux qui pensent, par exemple, que la propriété c'est le vol, n'ont pas la même conception de l'égalité que ceux qui considèrent l'impôt comme une spoliation. Les uns et les autres ont certes le même *concept* de vol – prendre à autrui ce qui lui appartient de droit – mais ils n'ont pas un *principe* commun, et aucun ne sera enclin à regarder l'autre comme un partenaire dont l'existence devrait, au nom du pluralisme, le réjouir.

Il faut conclure que la distinction entre adversaires et ennemis est inopérante tant qu'on n'a pas défini ce qu'on entend précisément par liberté et égalité. C'est ce que Mouffe ne fait jamais et dont elle semble étrangement ne ressentir aucune nécessité. On peut se demander comment une théoricienne qui récuse toute notion d'universaux, d'essences, ou de principes transcendants, peut elle-même faire reposer toute sa théorie sur deux principes abstraits dont l'intelligibilité semble si universellement parfaite qu'il n'est même pas nécessaire de les définir.

> À réduire le politique à une vision simpliste et dichotomique le populisme de gauche peut devenir le terreau d'un antidémocratisme virulent

De plus l'idée même de « construire le peuple » pose problème. Car la question immédiate est : qui le construit ? Le populisme se distingue d'autres processus politiques par un rapport direct entre une personnalité se voulant charismatique et le peuple ; plus exactement, le peuple s'incarne dans le

meneur. À la question « qui ou quoi construit le peuple ? », la réponse populiste est : c'est le chef qui construit le peuple et incarne sa volonté. « L'homme providentiel » fait exister le peuple comme entité politique à travers lui-même. En fait, contrairement au populisme de droite qui n'a pas ce genre de pudeur, les partisans du populisme de gauche évitent généralement de traiter cette question. Enersto Laclau est un des rares à le faire. Il n'hésite pas à indiquer explicitement que, pour lui, « l'absence de meneur » équivaut à « »la dissolution du politique ». L'existence d'un chef est ici la condition même de possibilité du politique : « la nécessité d'un meneur existe toujours ». Le populisme, qu'il soit de droite ou de gauche, ne peut donc être qu'un autoritarisme et on voit mal comment la valorisation et le mythe du leader pourraient s'accommoder d'une perspective émancipatrice. Chantal Mouffe ajoute que tout réside dans un « leader charismatique capable de mobiliser les passions ». Les passions plutôt que la raison, le chef plutôt que la délibération : le résultat de cette théorie est un régime plébiscitaire plutôt qu'une démocratie représentative, un régime où le peuple est roi, ou paraît l'être. Le populisme est une sorte de romantisme politique, et, comme nombre des romantiques du 19e siècle, il tend à préférer les régimes césaristes (ou monarchistes).

Le populisme de gauche comme de droite est profondément antidémocratique. Il ne fait aucune confiance à l'exercice public de la raison. « L'esprit est stupide et le cerveau est faible. Agissez par instinct et votez ! » disait Beppe Grillo en décembre 2016 : contrairement à la gauche classique, qui se veut « rationaliste » la gauche populiste veut mobiliser « les passions » des électeurs. Certes l'homme n'est pas une machine rationnelle et on ne peut nier le rôle des passions, des sentiments dans la construction d'un peuple ou d'une nation. Mais il ne faut pas oublier que c'est par notre capacité de juger et de réfléchir, par l'usage de la raison, que l'on est capable de bien agir. Si on subordonne cette raison à nos affects, ceux-ci, bien qu'à l'origine de notre réflexion, peuvent nous aveugler.

Le populisme fonde sa politique sur cette représentation pessimiste de l'homme qui conduit à justifier qu'un chef émerge pour dire qui est le nous, qui est le eux, qui est l'ami et qui est l'ennemi. Les populistes dévoilent une conception de l'être humain réduit à ses passions et encore inapte à la raison.

Le populisme de gauche part d'une bonne intention : unir toutes les classes oppressées sous la même bannière. Mais à réduire le politique à une vision simpliste et dichotomique, le populisme de gauche peut facilement devenir le terreau d'un antidémocratisme virulent. Le populisme n'est ni un programme, ni un régime politique : c'est une stratégie de conquête du pouvoir. Pour le dire autrement, c'est une stratégie de communication visant à constituer des majorités électorales. Ainsi à simplifier le politique en ne théorisant que les passions face à la raison, que le « Peuple » face à la « Caste » la gauche populiste, en tant que parti de masse, inculque et transmet à cette masse une culture politique qui peut se retourner contre la démocratie (et la rend plus perméable à la démagogie). Si le populisme paraît avoir sauvé la gauche, ce secours n'est qu'un sursis et les dérives antidémocratiques, inhérentes à cette idéologie, pèsent comme une épée de Damoclès sur la gauche : la gauche « rationaliste », si l'en est, doit rapidement se reconstruire autour d'une véritable idéologie, démocratique, et reprendre le flambeau du progrès et de l'émancipation sociale, au risque de voir ces deux concepts « de gauche » pervertis et « galvaudés » par le populisme césariste, de gauche comme de droite. ■

Matteo Fourcaut

Lettre d'un poilu

Des tourbillons de flocons recouvrent la campagne d'une lourde masse de neige, les particules blanches s'agitent, se rapprochent en un voile opaque. Cette draperie mouvante m'entoure, me rendant captive de la maison de mon aïeule. Pendant que le temps s'égrène, la tentation est forte de me perdre dans les malles de l'immense grenier, qui ploie sous ce linceul immaculé. Comme je m'y attendais, ici le temps ne compte plus. Ma main hésite, puis se décide à dénouer ce paquet de lettres enfoui sous ces vêtements disparates. La première se détache et la curiosité l'emporte sur l'inconvenance. En voici le contenu, de la main de mon arrière-grand-père, Charles. ■

Victoire Massip

Douaumont, en Meuse, le 4 mars 1916

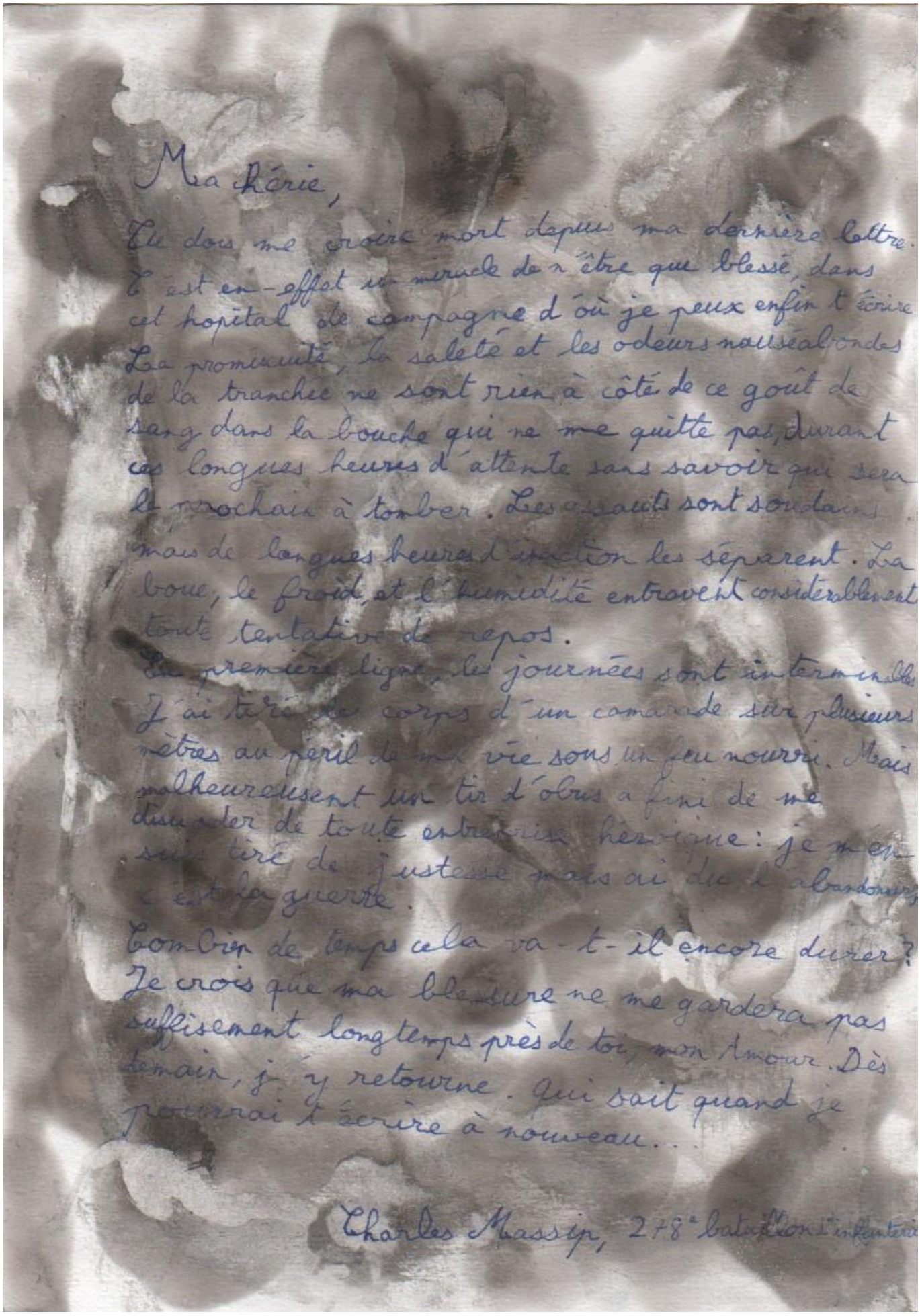
Ma chérie,

Tu dois me croire mort depuis ma dernière lettre. C'est en effet un miracle de n'être que blessé, dans cet hôpital de campagne d'où je peux enfin t'écrire. La promiscuité, la saleté et les odeurs nauséabondes de la tranchée ne sont rien à côté de ce goût de sang dans la bouche qui ne me quitte pas, durant ces longues heures d'attentes, sans savoir qui sera le prochain à tomber. Les assauts sont soudains mais de longues heures d'inaction les séparent. La boue, l'humidité, et le froid du petit jour entravent considérablement toute tentative de repos.

En première ligne, les journées sont interminables. J'ai tiré le corps d'un camarade sur plusieurs mètres au péril de ma vie sous un feu nourri. Mais malheureusement, un tir d'obus a fini de me dissuader de toute entreprise héroïque : je m'en suis tiré de justesse mais ai dû l'abandonner. C'est la guerre.

Combien de temps cela va-t-il encore durer ? Je crois que ma blessure ne me gardera pas suffisamment longtemps près de toi, mon Amour. Dès demain, j'y retourne. Qui sait quand je pourrai t'écrire à nouveau…

Charles Massip, 278e Bataillon d'Infanterie



Ma chérie,

Tu dois me croire mort depuis ma dernière lettre. C'est en effet un miracle de n'être que blessé, dans cet hôpital de campagne d'où je peux enfin t'écrire. La promiscuité, la saleté et les odeurs nauséabondes de la tranchée ne sont rien à côté de ce goût de sang dans la bouche qui ne me quitte pas, durant ces longues heures d'attente sans savoir qui sera le prochain à tomber. Les assauts sont soudains mais de longues heures d'inaction les séparent. La boue, le froid et l'humidité entravent considérablement toute tentative de repos.

En première ligne, les journées sont interminables. J'ai tiré le corps d'un camarade sur plusieurs mètres au péril de ma vie sous un feu nourri. Mais malheureusement un tir d'obus a fini de me disqualifier de toute entreprise héroïque : je m'en suis tiré de justesse mais ai dû l'abandonner. C'est la guerre.

Combien de temps cela va-t-il encore durer ? Je crois que ma blessure ne me gardera pas suffisamment longtemps près de toi, mon Amour. Dès demain, j'y retourne. Qui sait quand je pourrai t'écrire à nouveau...

Charles Massip, 278e bataillon d'infanterie

Sauvez le faible !

L'homme n'est heureusement plus un animal sauvage, nous devons cela à la civilisation. Néanmoins, dans notre société où l'homme n'est plus animal mais où règne toujours une sauvagerie dans les échanges entre humains, comme le prouve le monde des affaires ou celui politique, l'homme faible ne peut se défendre face aux nombreuses attaques dont il est victime ; il est donc irrémédiablement attaqué de toutes parts, attaques dont il ressort meurtri psychologiquement et moralement.

La gentillesse peut alors être une alliée pour se créer un groupe d'amitiés fortes mais lorsqu'on l'utilise à tort et à travers avec n'importe qui, qu'on se montre serviable sans affirmer son identité propre, on peut se retrouver à se jouer des autres, mais surtout, les autres peuvent et vont se jouer de nous. On peut tous dans nos classes remarquer les divers groupes d'amitiés qui existent et résistent envers et contre tout et l'homme qui, surtout au collège, est le bon camarade de tous mais le meilleur ami de personne. Celui-ci devient alors le gentil camarade de service, prêt à aider si besoin, mais souvent sa gentillesse devient feinte et se transforme en une profonde mais cachée aversion non pas tant pour ses camarades mais pour tous ceux qu'il fréquente : école, famille, État. Il nourrit alors de grands ou de sombres projets qui ne se réalisent jamais, quoi qu'il en pense, à de rares exceptions près, j'en conviens.

Alors, s'offrent au faible quatre voies : se tourner vers des mouvements radicaux, mais heureusement pour nous cela est assez rare ; sombrer dans la drogue, devenir dépressif, ruminer ses pensées jusqu'à ce qu'un jour, à l'âge adulte, elles s'échappent par le suicide ; ou bien, fin heureuse s'il en est, il abandonne toutes ces relations adolescentes anxiogènes, peut donc s'épanouir dans un métier qui lui procure du plaisir et trouve une moitié qui lui permet d'être dans une relation sincère et non jouée.

Évitez que vos frères de lutte au lycée tombent dans un chemin pernicieux

Généralement, le faible, comme quasiment tous, va traverser l'existence pour disparaître dans « le gouffre béant de la mémoire des hommes ». Mais qu'est-ce qu'il s'en fiche ! En vérité, il croit vouloir laisser sa trace dans la mémoire collective mais ce n'est pas sa volonté inconsciente. Il ne souhaite que traverser sa vie sans trop d'encombres, trouver ou retrouver le bonheur puis mourir le plus tard possible. Pour certains, c'est la quête du Paradis qui importe, pour d'autres, celle de la jouissance immédiate. Il arrive aussi que ce soit la volonté de vengeance, mais une vengeance à éviter, car étant donné qu'il ne pourra jamais se venger de ceux qui l'ont fait souffrir pendant son enfance ou son adolescence, il ne saura jamais être rassasié.

Néanmoins, je n'ai pas écrit ce texte pour montrer une vision fataliste de l'homme abandonné. J'ai écrit ce texte pour que celui qui s'y reconnaisse agisse et ne tombe pas dans le cercle vicieux de la vengeance ou de la dépression, donc pour qu'il abandonne sa gentillesse aussi difficile (voire impossible) que cela puisse être, pour que vous tous qui n'avez pas ce problème, vous scrutiez attentivement pour éviter que vos camarades, vos frères de lutte au lycée, ne tombent dans ce chemin pernicieux. Je ne vous demande pas d'agir par gentillesse mais bien par Fraternité pour que la cohabitation soit possible, d'abord dans notre lycée, ensuite dans nos différentes branches d'activité pour petit à petit essaimer ce message qui est tout simplement le message du vivre-ensemble. ■

Arthur Heitz

Tout sur les matheux

« Je ne sais pas comment je pourrais tenir trois heures de maths. Eh Oh ! Les matheux il faut sortir ! ».

Quoi de plus vrai ? Les matheux sont des garçons boutonneux, mal coiffés avec une frange de diamètre angulaire de $5\pi/3$. Leur vie se résume à parler de maths, penser en maths, faire des maths tout le temps et partout, même les samedis soirs ! Toutes leurs blagues ne parlent que de maths ! Si leur vie ne se résume qu'à cette matière abstraite, c'est qu'ils se sont retrouvés dans des classes de plus en plus masculines avec uniquement des filles tout aussi acnéiques qu'eux, et donc, frustrés sexuellement, ne pouvant trouver de beauté humaine, ils la cherchent dans les mathématiques. Ils cherchent donc le sexe dans leur science : les formes des 0 et des 1 ne sont-elles pas des plus suggestives ? Le choix même de nommer « bit » l'unité de compte informatique ne l'est-il pas ? Il faudrait interdire cette science immorale !

Mais en dehors de certaines jouissances, les mathématiciens ont dû beaucoup souffrir. Imaginez la douleur de ces hommes rigoureux et formalistes lorsque, confrontés à leurs obligations physiques, ils doivent écrire tan(t)=t ou faire une application numérique sans mettre de fraction, mais un égal, à la fin ! Devoir concéder à la physique un peu de rigueur mathématique, quelle torture, subie des centaines d'heures par an ! Rendons donc hommage à la résistance de ces hommes face à la tentation du cyanure chimique ou de l'aveu littéraire. Ils ont su lutter sans céder, face à la régression linéaire.

Les matheux sont nos silènes

« D'où nous vient cet amour effréné et dangereux du rationalisme ? Pourquoi aimons-nous les musiques en rythme, les mesures bien respectées, la régularité dans notre emploi du temps ? Pourquoi sommes-nous dans un monde où tous ceux qui s'écartent de la norme sont considérés comme anormaux voire comme malades ? Pourquoi la régularité mathématisée, dont certains voudraient se débarrasser, est-elle universelle ? »

Tant de questions philosophiques qu'une noire trop allongée suscita chez un professeur de violon. Les maths envahissent donc même la liberté de la musique ! C'est horrible ! Avons-nous donc besoin de ces corps malingres pour tous ? Sûrement avons-nous raison d'avoir peur d'une équation qui ferait péricliter les ventes du malheureux livre l'incluant.

Il faut pourtant résister. Quel souverain n'a pas fait usage de la restriction mentale, application du surrationalisme au discours ? Comme le formalisme est utile pour avoir raison sans dire toute la vérité ! Les Jésuites peuvent remercier Dieu de leur avoir donné les Mathématiques. Mais comment lutter contre la logique implacable du mensonge sans faire de la logique soi-même ? C'est ce que font ces jansénistes des sciences que sont les mathématiciens, donnant à toutes les physiques, pour connaitre les degrés de vérité, la morale du théorème.

Mais fort heureusement, certains sont sortis de la folie des mathématiques pour s'ouvrir sur la métaphysique ou l'étude du paradis céleste. C'est ainsi que le grand probabiliste Pascal, ayant eu sa dose de hasard, dit finalement que tout était prédestiné, laissant derrière lui un *Mémorial,* des plus incohérent. Au contraire, le créateur du calcul binaire, emporté par le rationalisme, monadise la statistique à la raison divine. Pauvres fous privés des mathématiques !

Ces étranges boutonneux deviennent alors des silènes contenant la raison transcendantale à toute les sciences, à la littérature, à la politique, à notre vie même enfin ! Vouloir quitter le cercle des mathématiques, c'est partir dans la déraison. Nous sommes tous dans la bulle des mathématiques et ne devons pas en sortir. ■

Constantin Vaillant-Tenzer

DOSSIER

MOBILISATIONS

De la Women's march à la Women's march : un an de Trump

Pour célébrer sa première année dans le bureau ovale, Donald Trump, le 45ème président des États-Unis, a passé la journée du 20 janvier 2018 à tweeter. Il n'a pas manqué de mentionner un autre événement majeur qui se déroulait ce jour-là et qui fêtait, lui aussi, son premier anniversaire : la Women's March. « Beau temps sur tout notre grand pays, un jour parfait pour que toutes les femmes manifestent. Descendez dans les rues pour célébrer les réussites historiques et le succès économique sans précédent et la création de richesse qui ont eu lieu ces 12 derniers mois. Le plus faible taux de chômage des femmes depuis 18 ans ! » écrit-il.

La marche du 21 janvier 2017

Après la défaite inattendue de la démocrate Hillary Clinton, Teresa Shook, une avocate retraitée hawaiienne, décida de créer une page Facebook : elle invitait ses amis à manifester à Washington contre le nouveau président misogyne. Très rapidement, des milliers de personnes rejoignent l'événement. Face à ce succès, la manifestation se structure avec l'appui de militantes new-yorkaises et de l'organisation américaine de planning familial, *Planned Parenthood* (que Donald Trump avait promis de ne plus financer, une fois élu). « Nous ne visons pas Trump spécifiquement. Il s'agit plutôt d'être proactives en ce qui concerne les droits des femmes » a expliqué Cassady Fendlay, une des organisatrices.

Cette manifestation et le mouvement qui en découle ont pour objectifs de mettre à terme à la violence dont souffrent les femmes, promouvoir les libertés civiques, les droits des immigrés et des minorités, des personnes handicapées, des membres de la communauté LGBT, garantir une justice environnementale et une sécurité aux travailleurs. Si derrière ces buts on lit clairement égalité salariale ou accès à l'avortement, on comprend bien aussi qu'il s'agit d'une marche pour la liberté, la démocratie, l'avenir : une marche anti-Trump.

Des millions de personnes, dans des villes comme New York, Houston et Miami sont sorties dans les rues au nom de l'égalité, la liberté, la diversité, des minorités trop souvent silencieuses et ont ainsi marqué le début de la « Résistance. » Il s'agit d'ailleurs de la plus grande manifestation de toute l'histoire des États-Unis.

À Washington D.C, le message envoyé était fort : 500 000 personnes, selon le maire de la ville, ont suivi les traces de Martin Luther King Jr. qui en 1963 avait lui aussi mené une marche dans la capitale, au nom des droits de l'Homme, à une époque où le pays était tout aussi divisé qu'aujourd'hui.

POUR LES FEMMES

Feux de paille ou début de réformes ?

Un an après, une deuxième marche a lieu. On ressort les bonnets roses (*pussy hats*) et cette fois-ci, on critique les actions de l'administration Trump. Les pancartes expriment le mécontentement face à la sortie des États-Unis de l'Accord de Paris, face à un président trop partial vis-à-vis des militants suprématistes ou face au danger auquel de jeunes immigrés, *Les Dreamers*, enfants venus illégalement aux États-Unis et protégés, jusqu'à maintenant, par le statut mis en place par Obama que les Républicains souhaitent supprimer, doivent faire face.

Le mouvement de la *Women's March* veut désormais se concentrer sur les élections du Congrès de novembre prochain. L'enjeu est décisif et pourrait faire basculer la majorité républicaine. Bien sûr, on garde aussi en tête l'élection présidentielle de 2020. Les organisatrices de la *Women's March* ont laissé l'initiative *Power to the Polls* (Pouvoir aux Urnes), une campagne nationale invitant, les femmes et les minorités à s'inscrire sur les listes électorales et à voter pour des représentants à leur image ou du moins qui partagent leurs valeurs. Ceci vise surtout les swing-states (états-charnières) et les états majoritairement républicains. *Power to the Polls* a ainsi débuté par une conférence à Las Vegas dans le Nevada.

La *Women's march* semble être le prélude d'un phénomène universel pour une plus grande émancipation des femmes et une plus grande égalité au sein de nos sociétés. Les mouvements comme *MeToo* ou « Balance ton porc » en France sont des exemples révélateurs d'un changement imminent.

Une chose est sûre, les femmes seront au rendez-vous. ■

Rafaela Uzan

Et si les femmes gagnaient autant que les hommes ?

En 2017, le collectif « Les Glorieuses » a invité les salariées françaises à arrêter de travailler le 3 novembre à 11 h 44, heure théorique à partir de laquelle, si elles étaient payées autant que les hommes, les femmes travailleraient de manière bénévole jusqu'à la fin de l'année. Il s'agissait de faire prendre conscience aux Français de l'inégalité des salaires dans le pays : l'an passé, les Françaises gagnaient environ 25 % de moins que les Français.

La secrétaire d'État chargée de l'Égalité entre les femmes et les hommes, Marlène Schiappa, a annoncé en janvier 2018 qu'elle travaillait, avec le Conseil supérieur de l'égalité et le Ministère du travail, à l'élaboration d'un « plan dur et très concret » pour réduire cet écart, comprenant « de la pédagogie, de l'explication, de l'accompagnement aux entreprises, notamment des PME », mais aussi « des sanctions ».

En Islande, ces différences de traitement sont illégales depuis le 1er janvier 2018. La loi dispose que les entreprises de moins de 25 personnes qui persisteraient à ne pas rémunérer également les hommes et les femmes pour un même travail se verront appliquer une amende ●●●

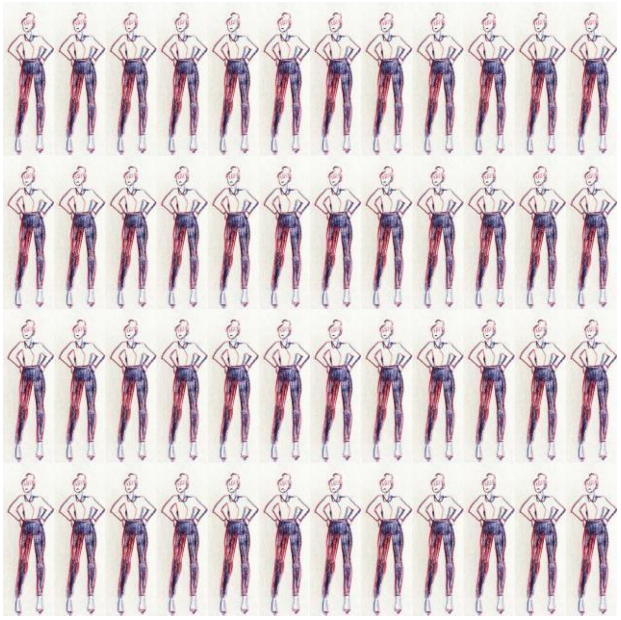
pouvant aller jusqu'à 400 euros par jour. Cette mesure n'est que la mise en application d'une loi plus ancienne, car ces écarts salariaux sont interdits depuis 1961 en Islande (et depuis 1972 en France). Le nouveau texte pénalise le non-respect de cette loi et impose aux employeurs de rendre un rapport annuel, justifiant les différences salariales par la nature du travail effectué. Si cette mesure a des chances de fonctionner en Islande, en raison notamment de sa population de 330 000 habitants seulement, est-elle pour autant transposable dans des pays plus peuplés, comme la France ?

On retrouve ce système dans la fonction publique française : le montant de la rémunération est établi à partir d'une grille des salaires, fondée sur des critères tels que l'ancienneté, le statut... mais pas le sexe. Il n'y a donc plus de discrimination salariale, en théorie, dans l'administration, où les femmes représentent près des deux tiers de l'effectif et la même proportion de la catégorie hiérarchique la plus élevée (catégorie A).

Dans le secteur privé, en revanche, les discriminations salariales sont bien plus nombreuses. Et si elles nuisent d'abord aux femmes, elles coûtent aussi une fortune à l'État, estimée à 62 milliards d'euros par an (chiffre de la Fondation Concorde) : les femmes gagnant moins, elles sont moins imposées, ce qui prive l'État d'importantes recettes fiscales. De plus, si les femmes recevaient cet argent, elles en dépenseraient une partie, ce qui renforcerait la santé économique du pays.

Les discriminations salariales coûtent une fortune à l'Etat

Mettre en place une réforme similaire à la loi islandaise en France nécessite d'objectiver les écarts de salaire par des éléments difficilement comparables, parce qu'ils ne sont pas quantifiables, ou de hiérarchiser les professions entre elles : les jardiniers (principalement des hommes) doivent-ils être plus payés que les sages-femmes (profession où l'on trouve davantage de femmes) ?



Les différences de salaires sont souvent expliquées par d'autres critères. Un employeur aura davantage tendance à embaucher un homme plutôt qu'une femme en âge d'avoir des enfants, de crainte de devoir la remplacer pendant son congé maternité, puis qu'elle privilégie sa vie familiale plutôt que sa vie professionnelle ensuite. En outre, les stéréotypes de genre pénalisent les femmes dans leur orientation : si elles sont désormais majoritaires parmi les diplômées du supérieur, elles exercent ensuite dans des filières moins rémunératrices : elles sont sous représentées dans les grandes écoles et s'orientent ou sont orientées vers les professions de santé, le secteur social ou vers l'enseignement au détriment des filières scientifiques ou des études d'ingénieur.

Les femmes sont sous-représentées dans les postes à responsabilité (moins d'un tiers des cadres de direction) : on parle souvent d'un « plafond de verre » qui bloquerait l'ascension professionnelle féminine.

Malgré les difficultés de sa mise en place, le système islandais est une avancée significative. Son application en France ne mettrait pourtant pas fin aux inégalités professionnelles : lors de promotions ou d'entretiens d'embauche, un employeur pourrait toujours choisir s'il le souhaite un homme plus qu'une femme, à condition que celui-ci ait un salaire égal à ceux d'un poste similaire. L'égalité salariale serait respectée, mais ce ne serait pas la fin de l'injustice envers les femmes au travail. ■

Lucile Truffy

LE CHEF

Ce texte est la première partie d'une réflexion s'articulant sur deux numéros qui cherche à apporter une réponse à trois questions : qu'est-ce qu'un chef ? Comment le devenir ? Comment le rester ? Cette première partie cherchera tout d'abord à définir certaines notions puis à les appliquer au chef communautaire, catégorie de chef à laquelle vous et moi pouvons appartenir. À suivre dans le prochain numéro…

« C'est moi le chef ! ». Cette phrase, lorsqu'elle fut prononcée par notre président, suscita de nombreuses critiques comme « un vrai chef ne dit jamais qu'il est le chef ». Ainsi, si on peut douter du pouvoir du président de la République, le chef des français, c'est qu'être chef ne réside pas uniquement dans le fait d'en avoir le titre. Mais alors, qu'est-ce qu'être chef ?

Au sens étymologique, notre chef, c'est notre tête, ce qui commande les mouvements de notre corps. Être chef signifie donc décider et diriger indépendamment, ou pseudo-indépendamment, les actions d'autrui.

Il faut distinguer chef et exécutant. Si l'exécutant, le muscle, a aussi le pouvoir de diriger des actions qui peuvent être celles d'un objet, voire d'un autre être, par la force, il agit sous les ordres d'un chef, de notre cerveau, et donc non-indépendamment. Le chef peut donc exercer son pouvoir directement ou indirectement, mais de manière générale, plus son pouvoir s'exerce de manière indirecte, plus son intensité est forte, ayant un plus grand nombre d'exécutants.

Le pouvoir, c'est la somme des forces extérieures aux corps agissant sur eux. Le pouvoir est exercé par les chefs sur les dirigés qui exercent en retour un pouvoir d'égale intensité ; quel que soit le régime politique : ce qui différencie un régime d'un autre est le fait que le pouvoir n'est pas exercé par et sur les mêmes personnes. Les moyens d'exercice du pouvoir sont par contre inégaux de part et d'autre (jusqu'à être nuls d'un côté dans un régime totalitaire). Il semble toutefois y avoir un paradoxe dans ma définition : pourquoi les moyens d'exercice du pouvoir sont différents alors que le pouvoir est le même ? Cela est dû au fait que le chef peut utiliser des exécutants qui sont aussi bien directs (un représentant des forces de l'ordre par exemple) ou indirects (la loi ou l'éducation par exemple) pour supprimer les moyens d'action des dirigés.

> Le pouvoir est exercé avec la même intensité par les dirigés et les dirigeants

Toutefois ce contre-pouvoir existe toujours car rien n'empêche formellement les dirigés de refuser le pouvoir d'un chef. On pourrait formaliser cela en disant que l'effet du pouvoir dépend de la puissance des objets concernés : plus la puissance des objets est forte, plus le pouvoir est intense. Un objet ayant une grande puissance a une plus grande inertie qui lui permet de résister au pouvoir de l'autre. On appelle chef celui qui a la plus grande puissance au sein du système considéré. Cette loi de réciprocité du pouvoir est valable uniquement si ce sont deux entités similaires : un ensemble d'animaux sur un autre ensemble d'animaux, mais pas un phénomène météorologique sur une population humaine (l'inertie de la population, c'est à dire sa capacité à résister au phénomène climatique est alors appelée résilience).

Ainsi, plus le nombre de dirigés est petit ou plus les dirigés sont soudés, plus ils ont de pouvoir sur leur chef, leur puissance par rapport au pouvoir du chef étant plus grande. Le droit, la loi ou un idéal commun sont autant de moyens à la fois de souder les dirigés, mais aussi de les contrôler si l'idéal se transforme en idéologie. Cela dépend de l'indépendance d'esprit que l'éducation leur a donnée. La loi, juridique ou sociale, est ce qui règle les rapports entre dirigeants et dirigés. Elle est propre à chaque système de gouvernance même si certaines lois peuvent avoir cours •••

●●● dans plusieurs systèmes. Dans un régime autoritaire, la loi est imposée par le chef et devient, par l'éducation, un contrat social. Une loi juridique, pour avoir valeur de loi, doit correspondre à la réalité ; un chef ayant décidé ou un peuple ayant adopté une loi doit donc veiller à son application afin qu'elle soit effective.

Une autre question que l'on peut se poser est : Un chef est-il nécessaire ? La réponse est non : on peut très bien vivre sans chef même si tout le monde en a. Vivre dans l'anarchie équivaut à une totale liberté de l'homme et correspond donc à l'idéal communiste. Toutefois, en dehors de ce cas très particulier, l'existence d'un chef est indispensable et plus que cela, le désir universel de devenir chef et de le rester tout en reconnaissant ce droit aux autres est ce qui fait la démocratie.

Nous pouvons donc dire que l'on peut être reconnu comme chef lorsqu'on arrive à faire croire que les décisions qui ont une conséquence sur les autres (qui peuvent aller de la couleur du sweat de classe à l'appui sur le bouton nucléaire) que l'on prend ne dépendent que de notre volonté. Toutefois, si on élargit la définition du chef à celle de quelqu'un ayant plus de puissance que celui sur qui il exerce un pouvoir, il n'est pas nécessaire d'être reconnu comme chef pour l'être. Mais cette condition est-elle suffisante ? Quelqu'un que l'on reconnaît comme chef ne peut-il être en réalité qu'un pantin, qu'un exécutant ? Oui : on voit bien qu'un policier, par exemple, peut menacer et donc donner l'impression qu'il prend une décision de manière indépendante alors qu'il ne fait qu'obéir aux ordres. Ainsi, être reconnu comme chef est une condition ni nécessaire, ni suffisante pour être chef. Il n'y a donc aucun lien logique entre être et être reconnu comme.

> Être reconnu comme chef est une condition ni nécessaire, ni suffisante pour l'être

Il est possible d'être à la fois chef, c'est à dire prendre des décisions libres, et dirigé, c'est à dire soumis à la décision d'autrui. Il existe ainsi des systèmes de gouvernance entremêlés les uns aux autres qui interagissent entre eux. Ce caractère complexe d'enchevêtrement du pouvoir nous permet de distinguer trois types de chef dont nous allons parler séparément : le chef communautaire, soumis à de nombreuses lois aussi bien sociales que juridiques et réglementaires, agissant dans un système de pouvoir pseudo isolé (comme un lycée) ; le chef intermédiaire disposant d'une certaine liberté d'action, mais malgré tout soumis à des lois et règlements qu'il ne peut pas modifier. C'est le cas du maire ou du chef d'entreprise par exemple ; enfin, le chef supérieur qu'est le chef d'État ou d'organisation régionale, soumis à ceux qu'il dirige de manière quasi-exclusive, et qui peut changer les lois selon lesquelles les chefs de type inférieur exercent leur pouvoir.

Le chef communautaire:

Nous pouvons tous être chef facilement et cela sans avoir une longue expérience de la vie : il suffit de le vouloir. En effet, celui que j'appelle « chef communautaire » peut aussi bien être le directeur du journal de votre lycée, que « le chef de bande » qui organise les soirées, que le délégué de classe.

Toutefois, pour ce dernier cas, nous ne pouvons pas affirmer que tout délégué de classe est un chef (c'est à partir d'une discussion à ce propos que tout a commencé) : analysons le pouvoir du délégué de classe. Celui-ci est élu sur la base d'un simple discours, de sa notoriété et surtout de son nombre d'amis. Cette élection lui donne le pouvoir de siéger au conseil de classe, ce qui n'est pas grand-chose s'il n'y dit mot ou se contente de lire un papier pour parler au nom de la classe, et celui d'être l'interlocuteur privilégié des professeurs, autant dire un messager. Ainsi, ne nous pouvons pas dire que l'élection du délégué de classe donne un pouvoir. Toutefois, elle donne une certaine légitimité à la prise de pouvoir et la facilite donc. Ainsi, celui que nous appelons le bon délégué est celui qui sait se rendre indispensable à la classe, qui organisera des soirées, s'occupera du sweat, sera le seul à permettre une bonne médiation entre les professeurs et la classe et sera donc aussi bien apprécié par ses camarades que ses professeurs avec tous les avantages que cela procure. Toutefois, ces mêmes actions

peuvent être entreprises sans pour autant être délégué de classe.

Alors comment devenir chef ? Pour cela, il suffit d'organiser quelque chose : une soirée, une conférence, prendre la relève à un poste de chef, faire le travail du délégué de classe ou du CVL si vous n'avez pas été élu, … Les moyens ne manquent pas : il suffit juste que le projet soit réalisable, visible et que vous ayez les moyens temporels et mentaux de le réaliser. Ce projet doit vous faire connaître : il s'agit donc de communiquer dessus et de vous en attribuer le mérite (discrètement car sinon cela serait mal vu, mais tout de même de sorte à ce que l'on vous connaisse). Par contre, dotez-vous toujours d'un soutien, de quelqu'un avec qui vous vous entendez bien, qui vous aidera discrètement à organiser la chose et y participera : il vous servira d'appui moral aussi bien en cas de succès que d'échec. Alors les autres se souviendront de vous comme celui qui a fait et accepteront vos choix indépendants puisque vous avez fait, pourvu que vous fassiez encore, et des exécutants viendront d'eux-mêmes vous aider à faire plus en travaillant autant.

Il est aussi possible de devenir chef sans le vouloir et sans même y penser par l'acquisition d'une aura. On peut acquérir cette aura par des exploits sportifs, un talent particulier ou même par le fait d'être drôle, tout simplement. Il n'y a toutefois pas d'aura naturellement innée sauf si vos parents en ont une. Vous pouvez donc profiter de cette aura pour devenir chef, mais vous devez l'entretenir si vous en avez une pour le rester.

Comment rester chef ? Il suffit de travailler régulièrement à poursuivre ce que vous avez commencé, en faisant en sorte que cela se perpétue (même si ce n'est pas forcément vous qui vous en occupez) pour que votre mémoire reste et de commencer d'autres choses qui vous permettront d'accroitre votre pouvoir. Vous devez maintenir l'aura que vous avez créée. Toutefois, méfiez-vous des traditions, évitez d'en instituer, sauf si elles sont clairement en votre faveur car au moment où vous n'aurez plus les moyens de suivre la tradition, alors vous risquerez d'être destitué.

Chercher le savoir n'est-il pas chercher le pouvoir ?

Mais que faire si d'autres veulent prendre le pouvoir ? Cela n'est pas forcément incompatible avec le vôtre : laissez-les vous aider à maintenir le vôtre et aidez-les à conquérir le leur : associez-vous. Cela sera bénéfique à vous deux aussi bien pour votre pouvoir personnel, pour lequel vous aurez moins besoin de travailler, que moralement car si vous souhaitez accéder au pouvoir, d'autres le souhaiteront et pour paraphraser Kant, bien agir équivaut à vouloir que notre principe d'action soit un principe universel.

À quoi bon être chef ? En effet, vouloir le pouvoir, est classiquement considéré comme un défaut. De plus, le sujet vient d'être traité d'une manière particulièrement machiavélique. Pourtant les actions dont je viens de parler sont valorisées, et ce sont celles-là même qui permettent d'être chef. Il y a donc un paradoxe : une volonté mauvaise donne nécessairement et suffisamment un résultat bon. Cela peut arriver, certes, mais par hasard ou avec d'autres conséquences mauvaises en parallèle ce qui n'est pas le cas ici. Donc vouloir être chef est une bonne chose. Plus que cela, l'ambition, le désir de savoir plus, de s'émanciper encore plus (et quelle meilleure voie pour briser ses chaînes que de devenir chef ?), la *libido sciendi* est ce que veut le démocrate pour tous : l'idéal d'émancipation est l'idéal démocratique. Mais chercher le savoir n'est-il pas chercher le pouvoir ? Lorsque l'on sait quelque chose, il faut avoir un moyen d'agir pour que ce savoir soit utile et que les autres puissent en profiter. Être chef communautaire, c'est être connu, donc discuter avec beaucoup de personnes pour acquérir et donner du savoir. Ce journal même vous le permet ! La *libido sciendi* va donc de pair avec la *libido dominandi*.

Vouloir être chef et vouloir que les autres soient chefs, c'est se comporter en véritable démocrate. Soyez donc chef pour vous, pour les autres, pour la Démocratie. ■

(Réflexion à suivre…)

Constantin Vaillant-Tenzer

Monsieur W.

W. est mort. Il a dit, c'est sa dernière phrase : « Dites-leur que j'ai eu une vie merveilleuse. » Certains biographes se sont penchés sur son cas et concluent leurs livres par cette citation. C'est détestable, vraiment. De telles paroles sont incontestablement la dernière volonté de W. mais en aucun cas ne ponctuent sa vie. Au contraire elles la fécondent. Je suis seul à l'avoir compris et je dois donc rétablir quelques vérités.

W. fut avant tout un garçon triste. Il était précoce et seul, éprouvant constamment la sensation de vide qui nous assiège parfois. Son père lui transmit son goût prononcé pour la réflexion froide, mais nulle part il ne trouvait réconfort… jusqu'à ce soir, W. avait alors neuf ans :

Dieu m'fit signe, aucun doute que c'était l'bon Dieu. Tout comme il veille sur chacun d'entre vous il ne m'avait pas oublié, j'veux dire… c'était un mercredi soir que j'pleurais, j'étais sensé dormir mais je pleurais, étendu d'tout mon long sur le sol. Les lampadaires venaient tout juste de s'allumer par la fenêtre, et se sont immédiatement éteints, et la lune a sauté, et le soleil est réapparu. La nuit avait passé en trois seconde maximum et j'ai tout de suite arrêté de pleurer, mes larmes ont séché en un instant et j'me suis senti apaisé. Je savais que je ne pleurerai plus jamais, même la veille d'ma mort.

Cet événement est sous-jacent à chaque choix de vie que fit W. par la suite. Ils suffisent selon moi à expliquer les deux surnoms que lui donnait Victor Eremita — son ami et partenaire, avec lequel il écrivit notamment *Le Nerf* —, entre autre : le pieux et l'ami nocturne.

À 30 ans, W. ouvrit son propre cabinet dentaire, spécialisé dans l'orthodontie. Je me souviens : le hall d'entrée, les murs très blancs, la croix chrétienne centrée au-dessus d'un schéma de coupe buccale. À gauche, un placard à balais reste toujours ouvert ; sur la droite il y a une grande secrétaire noire, il y a Leslie qui vous accueille puis la salle d'attente puis les soins de vos dents. Tout est blanc à part Leslie et la croix, et votre gorge ! Le jour W. soignait avec bonne foi, la nuit il longeait les ruelles de Vienne comme il aurait plongé dans votre gorge… c'est vrai qu'il ouvrait grand les yeux face à vos rangées, rien de malsain pourtant. Ainsi, il veillait, on ne le croisait pas tout en le sachant éveillé, sa balade nuptiale était son intime moment de contact avec Dieu, sa prière.

Lorsque son père mourut W. ne changea pas d'attitude ni ne prit de congé. Je m'inquiétai passablement pour lui, quoique j'étais simplement curieux :

— Comment vous vous en sortez ? (Une formulation légèrement plus fournie que « Comment ça va ? » pour montrer que l'on est intrigué sans paraître intrusif.)

— Il est mort d'une tumeur, ça lui fait une belle jambe d'être parti sans carie. Comprenez bien ça, j'suis un homme heureux y'a aucun doute là d'sus. Léopold mon petit d'huit ans va à l'école et ça m'suffit. Tout ce que je sais c'est que l'autre est au moins au paradis, il était buté mais pas méchant m'voyez ? C'est c'qui compte. Ouvrez la bouche. ■

Fantin Lacroix

LES ETERNUEURS ONT DES SOUHAITS !

Lorsque quelqu'un éternue, la tradition veut que les personnes ayant entendu l'éternuement disent « A tes souhaits ! ». Mais hélas, il arrive que nul ne compatisse aux souffrances d'un pauvre malade par peur d'être le seul à le faire. Parfois, au contraire, c'est un concert de « À tes souhaits ! » qui se répète infiniment et sans ordre pour le moindre toussotement. Nous considérons cette anarchie comme insupportable pour les milliards de tousseurs quotidiens.

Ainsi, nous demandons à chacun de suivre quelques règles élémentaires de politesse : lors du premier éternuement dîtes « À tes souhaits », lors du deuxième, écriez-vous : « À tes amours ! », puis, exclamez-vous, s'il se répète : « À tes amitiés », puis

Madame H.

Il a neigé, je me retiens à son bras.

J'assemble les mots dans ma tête, les siens, ceux qui me font vaciller. Madame H est morte.

Madame H, trois ans, quatre heures par semaine, un cours d'anglais. C'est à peu près à ça que Madame H se résume pour moi, c'est une inconnue que j'ai connue. Une prof d'anglais comme tous les profs d'anglais du collège, ceux qui nous enseignent *be*, *was*, *been* et nous parlent de la reine les yeux pleins d'étoiles. Les cours de Madame H ne m'ont pas particulièrement marquée et pourtant dans cette rue, dans ce couloir de métro, devant ma page je ne peux me détourner de cette pensée immuable, arrêtée à jamais qu'elle est morte.

Il a ajouté « crise cardiaque, en plein milieu de l'année scolaire, t'imagines pas les élèves… ». Je l'ai regardé, lui aussi avait suivi ses cours, lui aussi n'en avait rien à faire de la vie de Madame H, pour nous c'était juste une prof et pas la meilleure. Je me souviens bien mieux de la salle de Madame H que de Madame H elle-même : un mur entier consacré à la reine d'Angleterre et à la famille royale, le bureau décoré en vert avec des dessins sur l'Irlande, sur la porte le plan de Londres et au fond de la salle un vidéo projecteur. Tout cela c'était Madame H et puis je me suis souvenue d'elle.

Grande, mince avec des cheveux mi-longs entre le brun et le roux et surtout un vague sourire désemparé devant des classes peu disciplinées et peu enclines à l'étude de l'anglais. Elle était en réalité complètement dépassée comme la majorité des professeurs de mon collège. Mais ce que sa mort dérange en moi c'est le fait qu'elle ait eu une vie, une existence. Ce n'était pas seulement une prof d'anglais mais je l'ai essentialisée de cette façon jusqu'à maintenant. C'est cette révélation qui rend sa mort si présente et insupportable, comme si l'acte de mourir devait lui être inaccessible puisque je ne lui avais pas donné de vie.

Je me rends compte que Madame H n'était rien pour moi. Le sol se dérobe sous mes pieds mais tout va bien, ce n'est que la glace. Je me repentirai un autre jour, pour l'heure il fait froid. Madame H est morte et pourtant elle n'a jamais existé. ■

MSJ

C O M M U N I Q U E

lors de la quatrième toux, susurrez : « À tes plaisirs ! ». Mais hélas, une toux peut être longue, et nous nous trouvons à court d'imagination. Répétez donc tous les cinq éternuements les mêmes phrases, dans le même ordre. Au bout de la cinquième quinte, nous pouvons vraisemblablement penser que l'éternueur cherche à attirer un peu d'empathie sur lui. Demandez-lui donc, d'un ton affolé s'il veut un verre d'eau. S'il ne répond pas et continue à tousser demandez-lui s'il souhaite qu'on l'accompagne à l'infirmerie. S'il se met alors à cracher du sang, fuyez si vous ne voulez que votre nom apparaisse sur ces pages car il a la tuberculose ! Et nous refusons de représenter des malades trop romantiques.

Où que vous soyez, que ce soit dans le métro ou en salle, souhaitez-nous un avenir sans rhume ! ■

le Comité des Vaillants Tousseurs[1]

----------La meute----------

Je m'appelle Sana et je m'accroche à ce prénom. J'ai lâché mon pays, ma famille, mes convictions, mais pas mon prénom.

Un flocon tombe d'un arbre, d'autres le suivent. Les arbres se secouent.

La première fois que j'ai vu les Alpes, je ne comprenais pas ce que c'était, la neige. J'avais sept ans et je venais d'arriver en France. Je me suis allongée dedans. Mon oncle Habib me regardait en riant. Puis j'ai hurlé parce que j'avais enfoui la tête dedans et que ça m'avait attaqué, comme des piqûres d'abeilles, ou le froid de la nuit, au Yémen. Habib se tordait devant mon expression ahurie : je ne comprenais pas pourquoi mes vêtements étaient mouillés, ni comment cette espèce de nuage gelé pouvait être à la fois solide et mou.

J'ai fini par être blasée par la neige : mes premières années en France, je les ai vécues dans les Alpes. Un chalet à Pelvoux, au pied des Écrins. Avec mon oncle, on était les seuls arabes à habiter Pelvoux. Mais je m'y suis habituée, comme je me suis habituée à la France. Je n'avais pas le choix. Je n'avais plus aucun contact avec le Yémen, sauf par ma sœur. Elle nous envoyait une lettre par mois, en arabe. Habib la lisait à la famille dès qu'elle arrivait. Puis il lui répondait des lettres-fleuves. Il posait des questions sur tout, la chèvre que Hassine avait achetée au grand marché de Sahar, les motifs que ma sœur avait dessinés au sabre, l'encre du bled, sur le visage de son premier enfant. Savoir ces détails calmait sa peine d'habiter un autre continent. Une peine d'autant plus grande que les années passées loin du pays s'enchaînaient : depuis qu'il m'avait ramenée en France, il n'était retourné qu'une seule fois au Yémen, seul, puisque Mathilde, sa femme, ne voulait pas qu'on l'accompagne, sans doute à cause d'une épidémie de fièvre du Rift, de choléra, ou d'un soulèvement contre Ali Saleh, le « président ». Moi non plus je ne voulais pas retourner au Yémen. J'avais peur que ma famille voie combien je les avais oubliés, eux, leurs visages, leur langue, leurs coutumes.

Puis il y eut la révolution, en 2011. Au début, ma sœur nous écrivait des lettres enthousiastes. Elle ne sortait pas de la maison, mais elle avait pu s'acheter une radio grâce à l'argent de Habib ; et elle parlait des événements avec ses amis, les tantes, ou les cousins toujours fourrés chez nous... Une des choses qui m'étonnait en France, c'était combien les maisons étaient vides. Une fois qu'on avait quitté la montagne pour Paris avec Habib et Mathilde, je regardais souvent par la fenêtre les appartements dont j'imaginais les enfilades de pièces vides, de chambres d'amis au lit toujours froid, de valises prêtes au départ, de familles explosées, là, entre deux avions. Au Yémen, il y a toujours des gens de passage, attablés devant un thé. La solitude parisienne m'a fait pleurer l'été de mes quinze ans.

C'était après une soirée d'un vide intellectuel et amical qui rendait l'air collant. La fille qui m'y avait incrustée avait fini trop défoncée pour me reconnaître, et les autres avaient passé la soirée sur Insta à critiquer les absents. Par désœuvrement, j'avais embrassé un gars tellement arrogant, que quand je lui avais dit qu'il embrassait bien, il avait répondu « je sais ».

En rentrant de la soirée, j'avais emprunté une petite rue qui abritait un salon de thé algérien. Il dégageait la même odeur de jasmin, avec une touche âcre comme de la terre brûlée, que le thé servi par ma famille. À ce moment-là j'aurais tout donné pour retourner au pays, pour courir dans les jupes de ma mère et des tantes, courser mes frères et sœurs, boire du thé dans la tasse de mon père en sentant l'odeur du khat et de sueur sur ses habits ; j'aurais donné

dix années de ma vie pour être au milieu du tumulte de ma première maison, au lieu d'être cette adolescente trimbalant sa vie dans son sac à dos, passant d'une ado superficielle à l'autre, obligée de gommer ses pensées pour coller à celles des *basic white girls* qui l'entouraient.

« Puis il y eut la révolution, en 2011... »

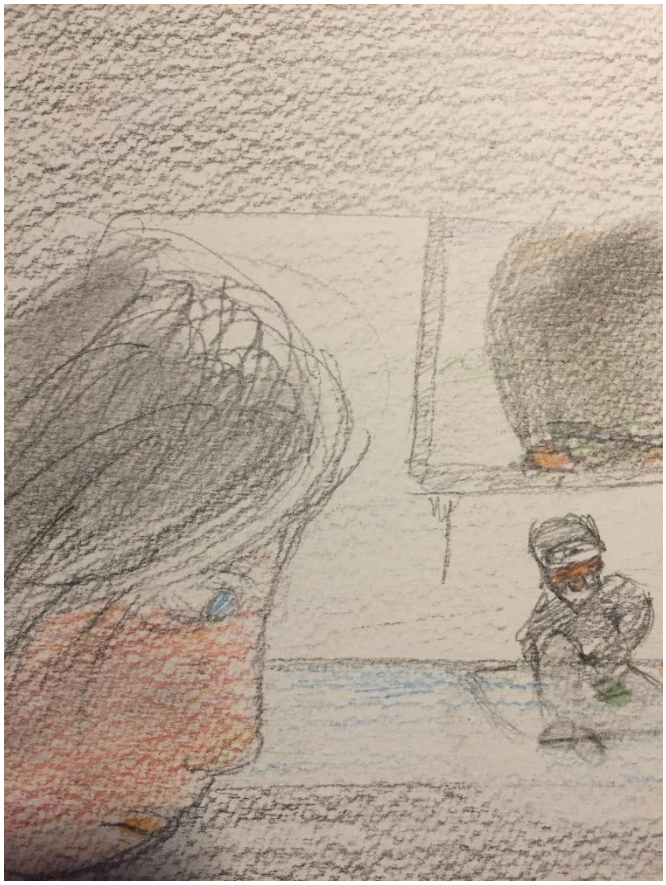
Ma sœur, dans ses lettres, ne semblait pas non plus avoir de pensées propres. Mais au moins elle croyait en Dieu, et en son pays. « Allah est grand, mais le Yémen est plus grand » nous écrivit-elle le jour où le dictateur de trente ans, Ali Saleh, fut chassé du pouvoir. Puis il y eut la guerre civile. Son ton changea. Ses lettres se firent plus courtes. « Je suis perdue, chère famille, je suis perdue. Aujourd'hui j'ai vu un *houtis* pendu sur la place du marché à Sahar par l'armée d'Ali. Paix à son âme. J'ai entendu à la radio qu'Al Qaeda avait fait un attentat dans la ville d'Abdul. Et les États-Unis vont lancer des bombes sur nous. Quand est-ce que ça s'arrête ? Et comment ? Peut-être même que c'était mieux sous Ali. Et Mohammed mon plus jeune fils est malade. J'ai peur que ce soit le choléra. Merci pour l'argent. Je vais acheter les patates douces de Sheba et en faire des galettes au piment pour aller avec la Saltah. Une Saltah sans agneau car il n'y en a plus. Portez-vous bien et priez pour nous. « Puis ma sœur arrêta de nous écrire. C'était en avril 2014. Habib en perdit le sommeil. « Je vais aller les chercher » disait-il lors de nos repas dominicaux (je n'habitais plus à la maison). J'essayais de l'ignorer : je n'aime pas qu'on me parle du Yémen. Il y a ceux qui n'y connaissent rien, et qui font des remarques comme « ah, du coup tu parles Yémenin, c'est super » ou (d'un *fils de* de Saint-Germain) : « est-ce que vous avez toujours ce rite où le vieux du village viole les filles pour en faire des femmes ? ». Puis il y a ceux qui savent que c'est la guerre, et qui m'étouffent de « ma pauvre », et pour les jeunes de « ah Yémen, ouais, c'est chaud là-bas - mais mec, l'eau de ton bain est chaude. La situation d'un pays sans eau potable, où les gosses meurent de choléra ; d'un pays qui sert de terrain de combat à l'Iran, l'Arabie Saoudite, les Émirats Arabes Unis, l'État Islamique, et j'en passe ; d'un pays que son président a fui, cette situation n'est pas « chaude ». Aie du respect pour ce que tu ne connais pas. »

Puis il y a mon oncle. Quand il me parle du pays, il essaye toujours de me faire partager sa culpabilité vis-à-vis de son frère. Mais je suis une femme née dans un pays qui ne ...

••• voulait de moi que pour ma force de travail et ma capacité à enfanter – comme une mule. Et j'ai grandi dans un pays qui se fichait royalement de ma personne, jusqu'à ce que je sois célèbre, moment à partir duquel il m'érigea en modèle d'une intégration réussie, et me balada d'un plateau télé à l'autre. Alors jamais je ne me sentirai coupable d'avoir quitté un endroit où je n'avais pas d'avenir, pour un où l'on ne m'accepterait qu'en cas de réussite.

Quand ma sœur arrêta de nous écrire, et que Habib eut décidé de retourner au pays en guerre, il voulut convaincre sa femme d'en faire autant. Je me souviens encore du discours qu'il avait tenu, le jour de leurs noces de porcelaine : « Non, je ne veux pas de gâteau, ni de fête. Pour moi chaque jour est un jour de deuil. Toi, tu n'y penses même pas. Ta relation avec le Yémen, c'est de l'opportunisme. Tu as visité le Yémen à l'époque où le Yémen du Sud était communiste, pas par intérêt pour le pays, mais par intérêt pour le parti ; tu n'as retenu que ce qui t'arrangeait : ma belle gueule, le boom du PIB du Yémen du Sud, les immenses puits creusés par l'état qui permettaient d'avoir assez d'eau pour la culture des oranges – oranges et puits qui ont asséché le pays – tu es restée sur le sentier balisé, tu n'as parlé qu'à des personnes mandatées par le régime, des tonnes de blancs qui contrôlaient Aden ; mais maintenant que le pays d'où vient ton mari et ta fille adoptive va mal, maintenant que tu pourrais aider, tu choisis de rester dans ton appartement parisien, en fermant les yeux sur un drame loin en distance, mais qui nous touche en plein cœur ; et en plus, en ces heures graves, de guerre civile, d'incertitude sur la situation de mon frère, tu me parles d'une fête ? Mais qu'avons-nous à fêter ? ». Ma tante ne lui avait rien répondu. Elle ne parle jamais avant d'avoir trouvé le mot juste. C'est une des meilleures avocates françaises.

En 2016, mon oncle partit seul pour l'Arabie Saoudite. Il voulait ensuite joindre Hamimi en bus, mais il découvrit sur place que l'accès au Yémen était interdit aux civils européens. Il trouva donc à aider dans un camp de réfugiés à Djibouti. Depuis Avril 2016, il est chargé de la construction des égouts dans le secteur Est du camp. Mathilde, au début, trouvait cela insensé. Puis elle est allée lui rendre visite un mois. Quand elle est revenue en France, elle n'est pas retournée à son travail. Elle était énervée. Elle a tenu deux semaines. Puis elle est retournée à ses côtés. Depuis, dans ses lettres où elle me décrit les travaux d'assainissement qui avancent et le mi-temps qu'elle a réussi à avoir à la fac de droit de Djibouti, je la sens fière. Mathilde, c'est ma définition de la femme forte.



*« J'ai pris un taxi pour ne pas risquer de voir l'affiche d'*Amour cours toujours *»*

Penser à Mathilde m'aide à avancer, même si mes pieds sont lourds. Un oiseau petit et rond passe devant moi. Comme moi, il tremble de froid. Je ne le vois pas bien. Seules deux

images m'apparaissent nettement : le visage de Karim la dernière fois que je l'ai vu. Sa bouche figée en un demi-sourire par la pitié. Sa coupe de cheveux : une atrocité, comme celles de ses collègues. Entre eux, c'est une compétition de couleurs (jaune paille, vert fluo) et de formes… informes. Un petit tas comme du bois mort, un amas de branche bavant l'haleine de la forêt sur les autres ; ou rien d'un côté, tout de l'autre, une coupe qui imite ces balais qu'on tord en les utilisant toujours du même côté ; ou celle que Karim avait ce soir-là, une ligne de cheveux qui part du crâne face aux sourcils, pour arriver de l'autre côté, juste avant le cou : une ligne courbe comme un pneu de moto, que le gel fait briller comme un bout de la lune ; une ligne à la précision des lames de couteaux de boucher. Ce soir-là, Karim portait son maillot avec son nom au dos, les lettres PSG devant, les logos, et en petit, brodé à la main, « Trappes ». C'est la ville d'où il vient, une banlieue miteuse. Jamais je n'ai vu quelqu'un aussi fier d'avoir grandi quelque part. À chaque nouveau transfert, il demande d'abord au club s'il pourra écrire Trappes sur son maillot. « Après le foot, je deviens maire de Trappes », me disait-il avant, avant Inès, avant que j'arrête de croire en l'amour dans un bar de Trappes où ils ne servent pas d'alcool « par conviction religieuse ».

En plus du visage de Karim, et au lieu des arbres morts et du chemin gelé, je vois l'affiche de mon dernier film, *Amour cours toujours :* un film dans lequel j'incarne une marseillaise au frère djihadiste, amoureuse d'un catho raciste. Ce film, c'est ma plus grande déception. J'avais espéré qu'il mettrait du baume sur les plaies de la société française ou une naïveté similaire. Mais la critique l'a démoli, surtout *le Masque et la Plume*. Selon une journaliste de l'émission, « le scénario tient sur un ticket de métro ». Un de ses confrères a cru fin de rajouter que « même un ticket est plus long que les fringues qu'elle porte » et qu'il avait « l'impression d'être devant une pub pour bikinis ». Ça, c'est typique des gars : il faut qu'ils en rajoutent. Cela me rappelle l'attitude de Pierre Chastochen, un officiel du gouvernement, et beauf notoire (selon lui, la tenue de Rihanna lors de sa visite à l'Élysée était « un poil trop ample »). Vingt-quatre heures avant qu'une vidéo me capte en train d'insulter les musulmans et les religieux ; quarante-huit heures avant que je ne fuie Paris, il y a trois jours donc, j'étais seule dans un bar. J'attendais un texto de Karim avec un plan pour la soirée. Des gens parlant d'*Amour cours toujours* me firent tourner la tête. J'étais à côté d'une brochette de députés avec au centre Pierre Chastochen. Une députée disait : « Ma fille est allée le voir, ce film, parce qu'elle aime bien l'actrice principale. Elle a des goûts terrifiants ! Je vous ai déjà parlé de son copain, un juif pratiquant avec la calotte, qui sent la beuh ? Je ne sais pas ce qui est pire! » Ce à quoi Pierre Chastochen avait répondu : « Oh Françoise, un peu de tolérance, on dit kippa ! Et elle est très bien cette actrice ! Très bonne même. Je ne l'ai jamais vu jouer, mais j'ai vu l'affiche du film dans le métro : c'est une musulmane sexy comme on n'en voit plus ! ». Face aux protestations du groupe, il continua : « Non, mais vous avez vu son cul ? Al dente ! Et puis c'est la seule arabe sexy du moment, les autres sont ensevelies sous leurs couches noires là… » Je voulais me lever et répondre quelque chose, ou peut-être le frapper, mais c'est le moment que Karim choisit pour m'appeler. Alors j'ai décroché : il me donnait rendez-vous au « Bar des vrais », à Trappes (je sais, quel nom !).

En sortant du bar, mes mains tremblaient. J'ai pris un taxi pour ne pas risquer de voir l'affiche d'*Amour cours toujours* dans le métro. La première fois que j'ai vu cette affiche, j'ai eu un mouvement de recul. Je me suis dit que je n'avais plus de corps. Cette photo pue le sexe. On dirait les pubs pour partir aux Maldives ou je ne sais quelle île où les femmes sont bonnes, le sable d'un jaune pâle comme la mort et la mer transparente, pour preuve la mannequin fout son pied dedans. Mais j'avais accepté qu'elle soit affichée partout parce que je croyais au film. ●●●

La meute

••• En pensant à l'affiche, j'ai encore plus froid. Et l'oiseau petit et rond s'est cassé, plus grand chose ne bouge, sauf peut-être le vent, un putain de vent qui fourre mes cheveux dans ma bouche, quand je les sors mouillés ils durcissent, un vent qui emmerde jusqu'aux arbres à l'air malades, brûlés. Ils craquent comme mes articulations et pourtant je suis jeune. J'ai l'impression d'être coincée au milieu d'une grippe géante, d'un désastre commun. J'ai mal aux dents à force qu'elles claquent. J'ai mal au menton aussi. Il entraîne ma mâchoire vers le bas. Il est crispé comme si j'allais pleurer. Mais je ne peux pas pleurer. Je ne sais pas comment on fait, je ne sais pas comment on s'écroule.

Ma sœur y arrive très bien. La dernière fois qu'elle s'est effondrée devant moi, c'était avant mon départ.

-Sana, j'ai entendu les adultes parler dehors, Habib va t'emmener en France je crois, c'est pas possible !

-Mais la France, c'est loin ? je lui avais demandé.

-Je ne crois pas. Mais plus loin que Sanaa je dirais.

Sanaa, c'est la capitale du Yémen. En disant « plus loin que Sanaa », ma sœur m'est tombée dessus en pleurant. Elle sentait la sueur, le sable, le piment, le lait de chèvre, la poussière et la chaleur du dehors. Je me suis demandé s'il était possible qu'en France, j'oublie son odeur. Puis ma mère est venue me voir. Elle m'a dit qu'on organisait une fête, le samedi soir, et que le lundi je partirais en France avec l'oncle. Elle m'a dit de le respecter, et de lui obéir, qu'en France, les champs étaient plus fertiles, que c'était bien, d'y aller. Je pense qu'elle voyait la France comme une vague extension du Yémen.

Je ne me souviens pas de ma fête de départ. Je me souviens juste que ma mère n'avait pas l'air émue. Juste énervée le soir avant la fête, en m'appliquant le khîbab. Selon elle, je bougeais trop. Elle répétait : « si je rate ton khîdab, tu ne seras pas protégée, les djins vont t'attaquer en France ». Alors j'ai bougé. Je me souviens de l'épine d'acacia qu'elle utilisait pour appliquer l'encre dérapant sur mon poignet. Et de ce qui devait être le dessin d'une feuille, finissant en bouillie. Je pensais qu'elle ne me laisserait pas partir avec un khîbad raté. Mais elle m'a laissé partir. Sans ciller. Il faut dire qu'elle avait déjà enterré trois de ses enfants.

En cela, je suis comme ma mère. Je ne m'effondre pas. J'avance, morte à l'intérieur, et comme les gens me trouvent belle, ils pensent que je vais bien. J'ai un corps sans trop de cuisses, d'épaules, ni de muscles. J'ai un visage exotique, mais pas trop : mes yeux sont presque bridés et mes lèvres sont pleines ; mais j'ai lissé mes cheveux. J'ai une peau ni blanche, ni noire : une beauté accessible, qui rassure le chaland.

Je me demande ce qu'il penserait en me voyant là, à marcher avec des pas d'enfants. Je m'affaisse alors que le chemin monte, c'est presque drôle. Je ne sais pas ce qui m'a pris de tenter cette randonnée, et je suis engourdie. Mon sang ne circule plus trop, il se tasse dans mes organes.

J'ai trébuché contre une racine. Je vole, je suis à terre. Je roule vers une pente qui borde le sentier. En roulant je m'écrase l'épaule. Je roule lentement et pourtant je n'ai pas l'énergie de m'arrêter. Je bute contre un arbre. Je m'accroche à son tronc. J'enlève mes gants pour mieux tenir. ■

(à suivre...)

Juliette

Votre horoscope

BÉLIER :

Amour : Pour vous, soyons clairs : c'est un mauvais moment à passer. Au moins, vous avez des amis en or.

Argent : Pensez à faire des économies ! L'été approche et vous allez avoir tendance à dépenser plus.

Santé : Comme toujours tout va bien : vue au top, ouïe parfaite, même pas un petit rhume. On vous envie.

Travail : Tout va pour le mieux, pas de grand changement. Vous avez su vous organiser, et ce, depuis toujours : vous en êtes récompensé(e).

TAUREAU :

Amour : Préparez-vous, car les prochains jours ne seront pas de tout repos. Au programme : faux espoirs, ruptures et larmes. Mais, qui sait ? Peut-être en avez-vous besoin pour repartir sur des bases saines.

Argent : Picsou n'a qu'à bien se tenir : vous roulez sur l'or.

Santé : N'oubliez pas de faire du sport ! Oui, oui, même les prépas.

Travail : Vous déjà aux vacances : revenez sur terre, il reste encore 4 mois (et pas des moindres).

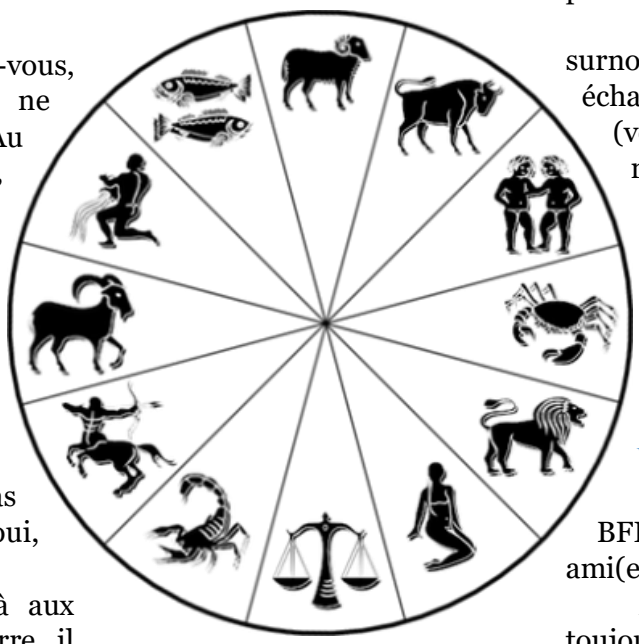
GÉMEAUX :

Amour : Les célibataires et les amoureux auront le même combat : il est temps de faire place au changement. Alors on sort, on voit du monde, et on n'hésite pas à reconsidérer une relation qui stagne.

Argent : Dans les prochains jours, vous allez gagner beaucoup d'argent, mais vraiment beaucoup d'argent. Ah non, fausse alerte : ça, c'est pour 2019. Pas d'inquiétude : tout vient à point à qui sait attendre.

Santé : Vous êtes en pleine forme, vous avez le sourire aux lèvres, et vous attendez avec impatience le retour de l'été. On vous envie.

Travail : Tic-tac, tic-tac... Trop d'échéances pour vous. Résultat : vous vous exilez en Savoie. Vous reviendrez quand tout sera calme de nouveau.



CANCER :

Amour : On a fait une rubrique « amour « pour les cancers aussi ? Ça doit être une erreur, car il n'y a rien à signaler. En d'autres termes, c'est le calme plat (comme toujours d'ailleurs).

Argent : Serrez-vous la ceinture et épargnez vos sous : avec un peu de chance, vous atteindrez votre objectif et pourrez partir à Ibiza avec vos amis cet été.

Santé : Votre bonne santé et votre physique de rêve font des jaloux.

Travail : Vous prenez un peu trop la confiance : travaillez, ou la chute n'en sera que plus rude.

LION :

Amour : Il est temps de transformer vos *eye contacts* en relation sérieuse : parlez lui, il/elle ne vous mangera pas.

Argent : Vous êtes économe et on vous envie. Continuez comme ça, tout est parfait.

Santé : Votre nouveau surnom : Atchoum ! Vous n'y échapperez pas, le rhume (voire la grippe) fera son retour dans votre vie.

Travail : On note un certain relâchement depuis quelques temps. Il est temps de s'y remettre : c'est la dernière ligne droite !

VIERGE :

Amour : Et si votre BFF devenait plus qu'un(e) ami(e) ?

Argent : Vous ne vous êtes toujours pas remis(e) des dépenses de Noël. Il est temps de travailler ou de jouer au loto : vos parents et vos amis commencent à en avoir marre.

Santé : Vous vous remettez au sport et ça vous réussit. Une meilleure endurance, une plus grande précision et un corps d'athlète vous sont promis.

Travail : Vous aurez l'opportunité de mettre en place un projet qui vous tient à cœur. Dans les mois à venir, vous aurez une belle surprise : votre travail portera ses fruits (non, les terminales, nous ne parlons pas de Parcoursup… la procédure est encore trop obscure, même pour nous, astrologues de talent).

BALANCE :

Amour : Sous peu, un doux message vous attendra sur le compte Instagram de @crush_henri4 : saisissez votre chance.

Argent : Mais non, l'argent ne fait pas le bonheur…

Santé : Reprenez-vous en main dès maintenant : demain, il sera trop tard. Remettez-vous en question : entre nous, se nourrir exclusivement de bonbons (oui, même s'ils sont de toutes couleurs !) ne constitue pas une « healthy diet » (et ça ne marche pas non plus avec les gâteaux).

Travail : Les efforts fournis depuis septembre vont enfin payer. N'hésitez pas à aider vos camarades : tout le monde n'est pas aussi brillant que vous.

SCORPION :

Amour : Il ne suffit pas d'attendre pour trouver son prince charmant / sa princesse charmante. Passez à l'action : vous en serez récompensé(e).

Argent : Tout va pour le mieux pour les célibataires. En couple, vos finances sont encore affectées par la Saint-Valentin.

Santé : Finis les rhumes à répétition : le printemps est là.

Travail : Bacs blancs, concours, DS… Vous êtes un peu débordé(e), c'est le moins qu'on puisse dire. Cherchez à mieux vous organiser et à prendre un peu de repos.

SAGITTAIRE :

Amour : Célibataire, vous faites de belles rencontres : peut-être que ce beau/cette belle prépa vous a enfin remarqué(e). En couple, vous êtes sur un petit nuage et profitez de chaque moment passé ensemble.

Argent : Mais oui, achetez-les, ces chaussures. Faîtes-vous plaisir, votre moral en a besoin.

Santé : Restez vigilant(e) : le manque de sommeil et de sport ne font pas bon ménage.

Travail : On croit en vous : vous l'aurez, ce concours/ cette prépa/ cette grande école/ cette filière/ cet examen !

CAPRICORNE :

Amour : En couple, prenez du recul et remettez-vous en question. Célibataire, l'amour viendra au moment où vous vous y attendrez le moins.

Argent : Une grosse dépense est à prévoir dans les prochains jours : il s'agit, en fait, d'un remboursement. Enfin, de remboursements : vos amis réclament une bonne fois pour toutes que vous régliez vos dettes. Eh oui, tous ces cafés ne sont pas gratuits !

Santé : Vous êtes revenu(e) du ski bronzé(e), musclé(e)… La forme est au top.

Travail : On est déçu par votre manque de travail. À force de sortir, d'aller au café et de jouer au volley, vous ne mettez plus un pied à la bibliothèque et vos résultats sont en baisse.

VERSEAU :

Amour : Nouveaux horizons, nouvelles rencontres, passage à la vitesse supérieure… De la nouveauté en perspective : attention toutefois à ne pas vous laissez emporter trop rapidement.

Argent : Les babysittings et autre petits boulots vous rapportent des sous. Vous commencez à peser dans le milieu, vos amis vous appellent BG. Non, pas pour « beau gosse », mais pour Bill Gates, on parle d'argent. Suivez un peu !

Santé : Les beaux jours arrivent : musclez-nous tout ça.

Travail : Ne vous isolez pas. Travaillez en groupe : le soutien de vos camarades vous sera d'une grande utilité.

POISSON :

Amour : Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Profitez de ces moments de bonheur.

Argent : Rien à signaler, pas d'entrées ni de sorties d'argent. Vous êtes constant(e), voire transparent(e). D'ailleurs, ça fait longtemps qu'on ne vous a pas dit bonjour.

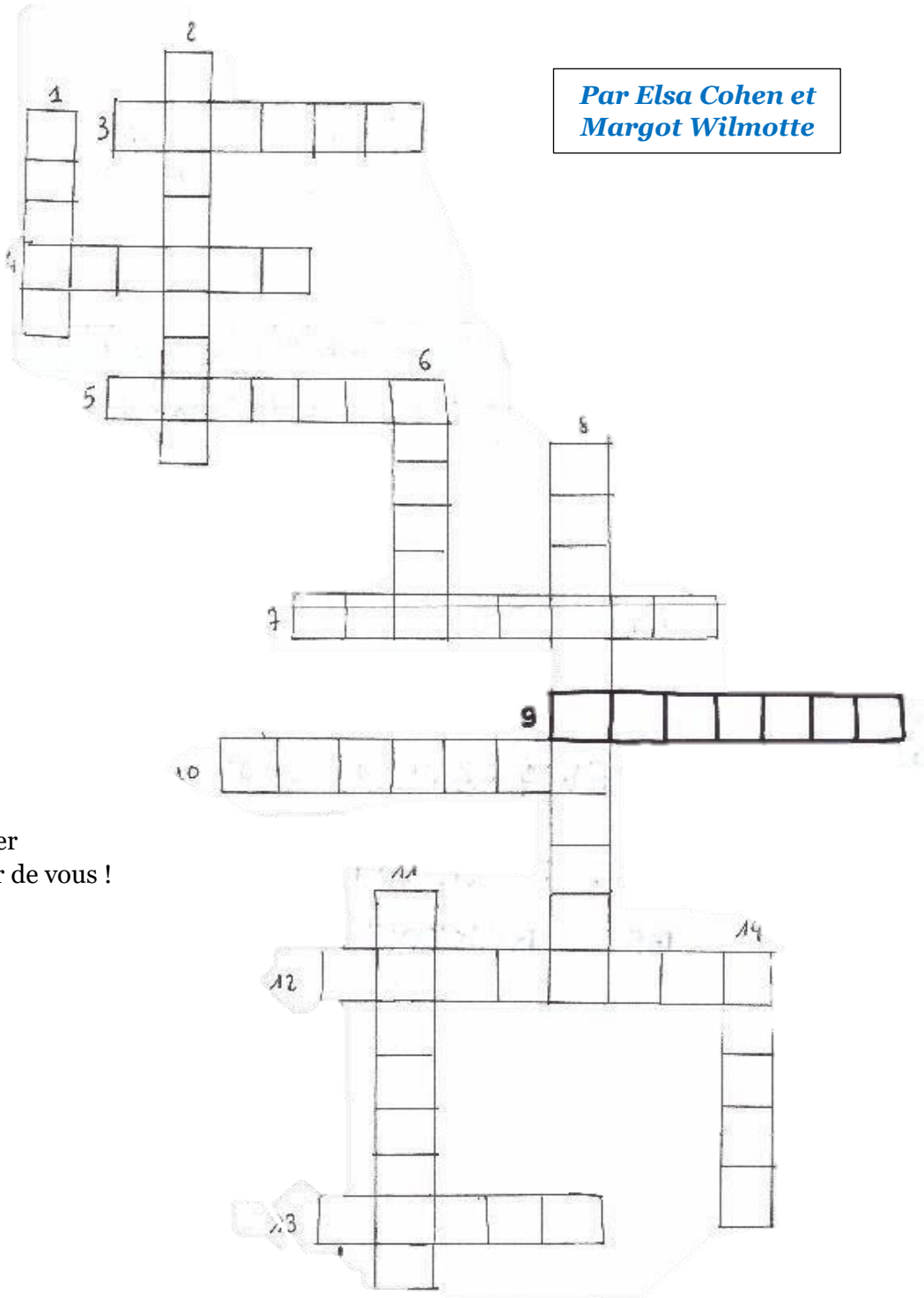
Santé : Le ski a fait des dégâts : courbatures, bras cassé… Arrêtez de vouloir frimer sur les pistes.

Travail : Vous êtes efficace, voire impressionnant(e) ! Une véritable métamorphose : vous êtes devenu(e) une véritable divinité du travail. Votre secret ? La fiche bristol. ■

Lucile, Salomé et Vivienne

Mots croisés scientifiques

Par Elsa Cohen et Margot Wilmotte



Horizontal

3. Les hommes ne descendent pas du singe
4. Enigma
5.
7. It's all relative !
9. MYSTERE ! *(Tournez la page pour le résoudre)*
10. Les quatre lunes de Jupiter
12. Tout ne tourne pas autour de vous !
13. $6{,}6\times10^{-34}$

Vertical

1. Ni John, ni Tra
2. « Rien ne se perd, rien ne se créée, tout se Transforme »
6. Poire ? Abricot ? Pêche ?
8. Père du jouet mortel
11. La Terre tourne et je ne m'appelle pas Jean-Pierre…
14. Monsieur et Madame…

Mot Mystère (numéro 9) :

1) Résoudre l'équation f(x)=0, avec f(x)=3x-6

Réponses dans le prochain numéro

2) Déchiffrer le code :

A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z

3) Traduire YQRPMNFWQ GAGCL " SLC ZPCTC FGQRMGPC BS RCKNQ "

Directeur de la publication et Rédacteur en chef :
Constantin Vaillant-Tenzer

Rédactrice en chef adjointe :
Victoire Massip

Rédacteurs :
Juliette Anna, Vivienne Balicki, Salomé Bervin, Elsa Cohen, Mattéo Fourcaut, Arthur Heitz, Estelle Komaniecki, Fantin Lacroix, Dorian Lozano, Charles Massip, Etienne Rémond, MSJ, Lucile Truffy, Rafaela Uzan et Margot Wilmotte

Dessins :
Romain Caillat-Grenier (couverture, pages 27 et 28), Lili Fourmestraux (pages 13 et 18), Colombe Maréchal (page 20) et Lucie Marin (page 6)

Mise en page et conception graphique :
Constantin Vaillant-Tenzer

Crédits photos :
Page 2 : Montage de huit photos d'Irène Chiriac, Lili Fourmestraux, Ayodélé Genevois, Ysé Sarazin, Fiona Surelle et de Constantin Vaillant-Tenzer ;
Page 35 : Montage de quatorze photos d'Elvire Dupuis, Ayodélé Genevois, Ysé Sarazin, Fiona Surelle et de Constantin Vaillant-Tenzer.

Nous tenons à remercier Mme Breyton, M. Bonetto-Boisard, Mme Giovachini, Mme Besnard, Mme Smith, M. Fert, Mme Prieur, M. Touhami (reprographie) ainsi que le CVL.

Contact :
tfoth.h4@gmail.com Casier 191
www.facebook.com/tfoth.h4 Trouvez-nous sur Google Maps !

Journal vendu au prix maximal d'un euro au sein du Lycée Henri IV (75005). Imprimé à 421 exemplaires au lycée Henri IV. Imprimerie spéciale.

©The Fool on the Hill – 2018 – Tous droits réservés

غزل

Ta jupe de jasmin celle que revêtit ton amour
Exhibe l'effluve des couleurs où fleurit ton amour

J'étais un rossignol volant dans les prairies
Puis un jour dans une roseraie je sentis ton amour

Tes épines du dos déchirent notre lit
Bien que leurs pétales chatoyantes délient ton amour

Si jamais tu t'endors en rose de minuit
N'attends pas mon retour si je serai ici ton amour

L'ambre serait la gemme ornée du paradis
Mais tienne elle reste car j'aime à la folie ton amour

Etienne Rémond